



www.initiation.fr

L'Initiation

Cahiers de documentation épiphane de l'Institut Martiniste

Revue L'Initiation n° 6/2007 octobre - novembre - décembre Trimestriel 8 €



La tombe de la famille Encausse au Père Lachaise

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





La tombe de la famille Encausse
au Père Lachaise.

L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Auda Ben-Moha

& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :

Jacqueline Encausse

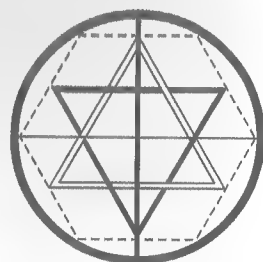
Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Mehriel,

M.-F. Turpaud & Marc Bariteau-

Conception graphique :

Auda Ben-Moha



L'Initiation est également
présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que
publie **L'Initiation** doivent être considé-
rées comme propres à leurs auteurs et
n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manus-
crits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas
rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Sommaire du n° 4/2007

Éditorial, par Yves-Fred Boisset	242
La grande initiation rosicrucienne de R. Fludd, par Serge Hutin	244
Une initiation martiniste sous l'occupation, par Robert Ambelain	247
Salomon dans les traditions ésotériques, par Christian Lochon	250
La démarche philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin, par Jean-Claude Rossignol	263
Le martinisme dans Balzac, par Émile Ferdar	274
Témoignage, par Robert Delafolie	281
Hommage à Papus, par Jean-Christophe Caboite	292
Papus, par Maria Lorenzo	294
Le chien Clovis, par Pierre Guérande	301
Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française, par Denise Bonhomme (4 ^e partie)	306
Les livres et les revues	310
Inventaire des revues disponibles et sommaires 2006	319
Bulletin d'abonnement	320
Informations	III ^e de couverture



Chaque année, le troisième dimanche d'octobre, ceux qui sont fidèles à la mémoire de Papus (fondateur de notre revue, en 1888, et décédé le 25 octobre 1916) se rassemblent au cimetière parisien du Père-Lachaise pour rendre visite à la famille Encausse. Cette cérémonie anniversaire avait été initiée voilà plus de cinquante ans par Philippe Encausse, fils de Papus, qui, depuis 1984, repose ainsi que son épouse, Jacqueline, auprès de son père dans la même sépulture. Le père de Papus, Louis Encausse, a aussi sa place dans cette tombe qui est fleurie en permanence.

Cette cérémonie, pour être volontairement dépouillée, n'en est pas moins émouvante. Nous ne venons pas voir des êtres disparus mais des amis éternellement vivants dans nos souvenirs et dans notre affection. Nous témoignons ainsi de notre reconnaissance pour ce qu'ils nous ont enseigné par leurs œuvres et par leur exemple.

Nous autres, Papusiens, nous avons le devoir non seulement de défendre leur mémoire, mais de nous conduire avec courage et honneur dans toutes les circonstances de la vie, comme ils l'ont fait eux-mêmes. C'est de cette manière que nous aiderons les chercheurs à les découvrir et à les aimer. Comme eux, nous avons le devoir de servir et d'aider nos semblables, partageant leurs joies comme leurs peines.

Soyons conscients du privilège qui est le nôtre d'avoir pu un jour aborder aux rives de la connaissance, même si nous sommes bien conscients de nos limites et de nos insuffisances. N'en tirons aucune gloire et encore moins quelque fatuité. N'ayons qu'un seul but, celui de nous rendre utile en notre éphémère passage sur cette terre. Ne crions jamais avec les loups et ne pleurons jamais avec les agneaux. Gardons-nous de l'orgueil comme de l'humilité ; vivons avec dignité, c'est notre bien le plus précieux.

* * *

La tradition veut que, chaque année, un ou deux des participants à cette commémoration prononcent quelques mots ; la même tradition veut que la revue publie (avec l'aimable autorisation de leurs auteurs) les textes de ces allocutions.

Dans les pages qui suivent, nous vous invitons à en prendre connaissance.

* * *

Il y a juste dix ans deux fidèles collaborateurs de notre revue nous ont quittés à leur tour. Aussi, désirons-nous rassembler dans un même hommage Robert Ambelain, décédé le 27 mai 1997 et Serge Hutin, décédé le 31 octobre de la même année.

Tous deux connaissaient et cultivaient les sources de l'ésotérisme initiatique. Ils étaient fort instruits dans toutes les branches de la Tradition universelle dont ils étaient conscients de l'unité primordiale. Disciples des trois grandes Lumières de la fin du XVIII^e siècle que furent Martinez de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz, ils s'attachèrent à maintenir et à approfondir ce courant de pensée qui se perpétue dans le martinisme et la franc-maçonnerie traditionnelle.

Nous leur sommes redevables du peu que nous savons. Ils ont droit à notre reconnaissance particulière parce qu'ils ont su éclairer le chemin que nous avons choisi de suivre au service de nos semblables.

De Robert Ambelain, nous republions dans le présent numéro son témoignage sur une initiation martiniste sous l'occupation ; de Serge Hutin, son étude sur La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd.

Yves-Fred Boisset, dimanche 21 octobre 2007



La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd



Par Serge Hutin

Dans le Tractatus theologophilosophicus (publié à Oppenheim en 1617) de Robert Fludd, ce grand alchimiste anglais qui fut initié aux plus hauts mystères rosicruciens, nous lisons ces lignes très révélatrices¹ :

« Mes yeux se sont ouverts et j'ai compris, par votre courte réponse, ce que (sur l'avertissement du Saint-Esprit, ainsi que vous le dites) vous livrez à deux élus dans votre cénacle. Vous avez la science du vrai mystère et la connaissance de la clef qui conduit à la joie du paradis, tels les patriarches et les prophètes dans les Saintes Écritures. Puisque vous vous servez de la même voie et des mêmes moyens qu'eux pour l'acquisition du mystère, l'entrée du paradis vous est ouverte, ainsi qu'elle le fut à Élie qui avait reçu les avertissements divins.

« Vous avertissez deux hommes choisis qu'il y a une montagne située au milieu de la terre et gardée par la jalousie du diable. De féroces et puissantes bêtes en rendent l'accès difficile. Vous leur ordonnez, après qu'ils se sont préparés par de dévotes prières à une telle tentative, de se rendre à la montagne durant une nuit bien longue. Vous leur promettez un guide qui viendra s'offrir lui-même et se joindre à eux et qu'ils ne connaissent pas.

« Ayez un cœur viril, une âme héroïque, ne craignez rien de ce qui peut vous arriver, et ne reculez pas. Le premier signal qui vous montrera que vous approchez de la montagne est un vent d'une violence telle qu'il fend le mont et brise les rochers. Des tigres, des dragons et autres animaux terribles et cruels s'offriront à votre vue. Ne craignez pas. Soyez ferme de cœur car votre conducteur ne permettra qu'aucun mal ne vous soit fait. Mais, le trésor n'est pas encore découvert, si tant est qu'il soit proche. Voici un tremblement de terre qui disperse et aplanit les amas que le vent avait faits. Gardez-vous de reculer. Mais, le trésor ne vous est pas encore ouvert. Après le tremblement de terre, voici un feu intense qui va dévorer toute la matière et faire apparaître à vos yeux le trésor. Mais, vous, vous ne pourrez encore le voir. Puis, vers le matin, viendra un calme bienfaisant. Vous verrez l'étoile matutinale monter

¹ Texte emprunté à une traduction française inédite d'Edgar Jégut, le texte original, comme la grande majorité des ouvrages de Robert Fludd ayant été écrit en langue latine.

La grande initiation rosicrucienne de Robert Fludd

et s'avancer vers l'aurore. À ce moment, le trésor s'offrira à vos yeux.

« Telle est la méthode et la formule pour acquérir la lumière divine, qui est le trésor des trésors.

« De sa caverne, Élie a vu comme premier signe un grand souffle agitant la montagne et fracassant les pierres, et Dieu n'était pas dans le souffle. Également, Élie a ressenti une commotion dans laquelle Dieu n'était pas, comme le tremblement de terre dans lequel le trésor n'apparaît pas. En dernier lieu, Élie a vu le feu, et Dieu n'était pas dans le feu. Ensuite, il entendit un doux vagissement dans l'air mollement agité, et c'est ensuite qu'Élie entend la voix de Dieu, comme les Rose+Croix ne voient le trésor qu'au point du jour.

« Circulez donc avec moi, ô hommes de ce monde qu'aveugle un nuage d'ignorance, que la vertu et l'efficacité du Saint-Esprit sont vraiment les Frères de la Rose+Croix et croyez que leur retraite est située aux frontières de ce lieu même de volupté terrestre où voisinent les nuages, ou aux sommets de certaines montagnes, très haut, suivant la volonté de Dieu et où les habitants respirent et dégustent un air très suave et très subtil au souffle de la Psyché ou les effluves de l'Esprit de la vraie sagesse. »

La première question qui pourrait être posée consisterait à nous demander s'il s'agit là d'une scène symbolique ? Assurément oui, mais tout en étant fort réelle en même temps : il s'agit en effet d'un rituel initiatique, drame sacré dont les diverses phases mettent en action les symboles d'une légende traditionnelle particulière. En l'occurrence, celle-ci est biblique : c'est celle de l'ascension du prophète Élie, enlevé au ciel sans connaître la mort – ce qui correspond à l'état de translation en corps glorieux connue par les adeptes très avancés.

Ce que nous raconte, de manière si précise, l'alchimiste rosicrucien Robert Fludd, est bien sa plus grande expérience initiatique, celle correspondant selon toute probabilité au tout dernier grade de la société secrète de la Rose+Croix, dans la branche allemande de celle-ci, tout à la fin du 16^e siècle. L'alchimiste anglais avait été initié à tous ces mystères au cours de son long périple en pays germanique (en 1600-1601), durant lequel il alla même jusqu'aux confins de la Pologne. Ce n'est pas du tout par hasard si nombre des ouvrages de Robert Fludd, et les deux premiers tout spécialement, ont été publiés à Oppenheim, en Westphalie, ni s'ils furent illustrés par le remarquable graveur Jean-Théodore de Bry, établi outre-Rhin depuis nombre d'années et qui était lui-même un rosicrucien notoire. N'oublions pas non plus que son

Tractatus theologophilosophicus, auquel nous avons emprunté le beau passage analysé succinctement ici, fut publié par les soins de Michel Maïer, célèbre alchimiste rosicrucien allemand qui fut l'ami personnel de Fludd.

Pour en revenir au rituel initiatique que Fludd nous décrit avec tous les détails, nous le visualisons très bien : les deux récipiendaires (car deux néophytes sont, à ce degré, initiés au sommet simultanément) sont conduits au sommet d'une montagne symbolique et y subissent des épreuves destinées à mettre en action la vision hermétique rosicrucienne de l'ascension d'Élie, identifiée ici au stade ultime de l'adeptat humain quand l'alchimiste monte au ciel en corps glorieux, ayant triomphé de tous les effets de la chute adamique dans les ténèbres matérielles.

Il n'est évidemment pas du tout nécessaire de supposer le rituel effectivement accompli au sommet d'une montagne réelle, bien que ceci n'ait rien d'impossible en certains cas.

L'expression « *une montagne située au milieu de la terre* » semblerait plutôt indiquer qu'il s'agit en fait d'épreuves symboliques subies dans un local spécialement aménagé. Mais, une autre interprétation est également possible : s'il s'agissait d'un itinéraire accompli par les deux initiés, mais dans une région supérieure au plan terrestre et à laquelle on ne peut accéder, précisément, que par l'illumination alchimique. Fludd nous le dit bien : « *Mes yeux se sont ouverts... Vous avez la science du vrai mystère et la clef de la connaissance qui conduit à la joie du paradis... l'entrée du paradis vous est ouverte...* » En même temps qu'il est le conducteur humain guidant les deux récipiendaires à travers les épreuves successives du rituel, le guide dont nous parle l'alchimiste rosicrucien peut fort bien être aussi la puissance céleste, l'entité angélique qui guidera l'âme durant sa très périlleuse pérégrination à travers un autre plan d'existence – atteint par l'imagination magique de l'alchimiste.

Le parallélisme des sens est tout à fait normal dans un tel récit. Non seulement ce complexe rituel initiatique met en action ses symboles particuliers et selon une pluralité d'actions puisque les épreuves successives pourront être interprétées sur les plans – parallèles – de la mystique, de l'alchimie, de la théurgie aussi, mais il semble nous donner aussi la description vraiment très précise du périple imaginaire de l'illuminé rosicrucien (illuminé, précisons-le au sens noble – et fort – du terme) dans une région différente de l'expérience sensible mais tout aussi réelle, sinon plus. L'initiation rosicrucienne avait précisément pour objet d'ouvrir notre perception humaine à ces autres plans de la manifestation.

Par Robert Ambelain



« *Ceux qui ont approché le mystère des Initiations et ceux qui les ignorèrent n'auront pas, dans le séjour des ombres, une semblable destinée.* »

Jamblique

Décembre 1940. La neige couvre Paris. En cette fin de soirée, à l'heure où le soleil pâle décline et se meurt à l'horizon rougi, quelques hommes sont rassemblés dans une pièce située au dernier étage d'un immeuble du Quartier Latin. Vieille maison du XVIII^e siècle, au large et monumental escalier de bois. Dehors, dans les rues, sur les places, dans les cafés, partout, l'armée allemande, victorieuse. Partout aussi, les agents du Gouvernement de Vichy. La terreur policière règne sur les sociétés secrètes et sur les Illuminés. Perquisitions, saisies, arrestations, pleuvent sur les « hors-la-loi ». Mais ici, c'est un autre monde...

Sur une table, recouverte d'une triple nappe, blanche, noire et rouge, emblème des trois Mondes, l'Épée à garde cruciale jette son éclat en travers de l'Évangile de Jean. Derrière, dans la clarté dansante de trois hauts cierges allumés et disposés en triangle, vaguement voilée par la fumée odoriférante, se dessine la silhouette imprécise de l'Initiateur, l'encensoir en mains. Il trace dans l'espace, d'un geste large et sûr, le Signe mystérieux.

Dans le silence des assistants, muets et recueillis, la voix grave continue la profération rituelle et les paroles du Sacramentaire sonnent claires et nettes, adjuratrices comme des litanies. Elles établissent, par delà l'Espace et le Temps, le pont qui doit unir les vivants et les morts. Et il semble que, soudain, la salle soit peuplée d'Invisibles Présences.

Précisée avec minutie, la cérémonie initiatique se déroule, pleine de grandeur. Le temps lui-même semble aboli.

Voici qu'un des assistants a enfin posé le masque emblématique, image du silence et du secret, sur le visage du récipiendaire. Un autre l'a revêtu du grand manteau, symbole de prudence. Et un troisième l'a ceint de la cordelière, rappel de la « chaîne de fraternité ».

Le lent office théurgique continue. Et, après la consécration du nouveau

frère, la remise du *nomen* ésotérique, résonnent les ultimes paroles et la cérémonie touche à sa fin :

« Puissiez-vous, mon frère, justifier la parole du Zohar : ceux qui auront possédé la Divine Connaissance lui ont de toute la lueur des Cieux... Mais, ceux qui l'auront enseignée aux Hommes, selon les Voies de la Justice, brilleront comme des Étoiles dans toute l'Éternité ! »

Une extraordinaire angoisse étreint le cœur de tous les assistants. Dans l'oratoire, où la fumée de l'encens dessèche les gorges, où il semble que toute la Vie se soit réfugiée dans ces petites flammes qui, hautes et droites, dansent, dansent, dansent, ce ne sont pas les vivants qui paraissent les plus réels. Et, sous les grands manteaux, les masques, les sautoirs de soie blanche, derrière le flamboiement des glaives, on ne croit voir que des défunts... Bien au contraire, les plus vivants, ce sont les Morts de l'Ordre, les « Maîtres Passés », tout proches !

À l'appel de la Parole, tous sont venus. Malgré les siècles, ils sont là, fidèles au rendez-vous magique : Henry Khunrath, l'auteur de *l'Amphithéâtre de l'Éternelle Sapience*, Séthon, le prestigieux « cosmopolite » mort sur les chevalets de torture de l'Électeur de Bavière, Cornélius Agrippa, médecin et alchimiste de Charles-Quint, mort de misère et de faim, Christian Rosenkreutz, le pèlerin de la Sagesse, Jacob Boehme, le savetier illuminé, Robert Fludd, à l'intelligence merveilleuse, mort dans un *in-pace* inquisitorial, François Bacon, qu'on soupçonne d'avoir été le grand Shakespeare, Martinez de Pasqually, le « maître » qui osait évoquer les Anges, Louis-Claude de Saint-Martin, le porte-parole du « Philosophe Inconnu », Willermoz, dépositaire fidèle de son maître Martinez. Et tous les autres dont les noms échappent, et qui, officiers, grands seigneurs ou roturiers, sous le grand manteau noir à pèlerine, sous le catogan poudré, portèrent aux quatre coins de la vieille Europe, en ce XVIII^e siècle libérateur qui vit enfin se réaliser le grand dessein des Rose+Croix, le mystérieux écho de la Parole Perdue.

Et, dominant toutes ces ombres, voici qu'un autre se lève, faisant passer dans l'oratoire comme un grand souffle venu des régions où plane l'Esprit, l'Âme même de toutes les Fraternités ! Voici que, mystérieuse mais inspiratrice, inhumaine mais divine, incognoscible mais illuminatrice, voici que passe l'ombre d'Elie Artiste...

Dehors, dans la nuit enfin tombée, Paris s'enrobe d'un silencieux manteau blanc. Il neige toujours. Et le froid devient plus piquant encore. Dans les rues,

sur les places, partout, l'armée allemande, victorieuse. Par centaines, en représailles d'attentats anonymes, les otages tombent, fusillés. Dans quelques mois à peine, les premiers convois partiront des camps de concentration pour les travaux forcés sur le front de l'Est, l'Ost d'où on ne revient pas... Et, comme aux heures rouges du Moyen Âge, la terreur règne sur les Illuminés. On s'est tout d'abord attaqué aux obédiences maçonniques libres-penseuses ou athées, uniquement occupées de politique pure. Puis, aux obédiences spiritualistes. Enfin, on en est venu aux organisations paramaçonniques. Ceci a accoutumé l'opinion... Et, maintenant, on reprend la lutte séculaire, entravée pas soixante-dix ans de libéralisme idéologique. Car, derrière la franc-maçonnerie et ses filiales, il y a autre chose à atteindre ! Ce qu'on veut abattre définitivement, c'est l'Hérésie, l'éternelle ennemie ! et, derrière l'Hérésie, son animateur séculaire : l'Occultisme. Enfin, voilà donc le grand mot lâché... Cela, on ne le criera pas sur les toits, du moins, pas tout de suite ! mais, avant tout, ce seront ses archives, ses manuscrits, ses études doctrinales ou historiques, qui auront la vedette au cours des recherches. Mais, vainement !

Dans un livre, paru au printemps de la lourde année 1939, traitant du symbolisme des cathédrales gothiques, nous écrivions ces lignes, inconsciemment prophétiques :

« Si l'ouragan, matérialiste et négateur, réussissait à incendier le monde, si de nouveaux barbares, ravageant bibliothèques et musées, réalisaient la terrible prophétie d'Henri Heine, si le marteau de Thor écrasait définitivement nos vieilles cathédrales et leur merveilleux message, nous voudrions encore croire à la sauvegarde de l'essentiel savoir !

« La tempête passée, dans un monde redevenu barbare, il se trouverait encore quelques hommes, suffisamment intuitifs, épris de mystère et d'infini, pour aller, pieusement et patiemment, raviver la lampe antique près du fameux lindeur de pourpre où dorment les dieux morts.

« Et, de nouveau, à travers la grande Nuit de l'Esprit, la flamme verte du savoir occulte guiderait les Hommes vers son merveilleux Royaume, l'éclatante et radieuse Cité Solaire des philosophes et des sages. »

Que la Paix, que la joie et que la Charité, soient en nos cœurs et sur nos lèvres, maintenant et toujours... Décembre 1940 : la dernière phrase du rituel des « Initiés de Saint-Martin » a répondu pour nous.

Par Christian Lochon



Un colloque nous a montré comment la personnalité de Salomon, son existence et sa geste, ses multiples dons de pacificateur, de constructeur, de magicien, auront été repris dans les traditions les plus variées, les domaines les plus étranges.

Présidant la première séance, le Professeur André Caquot, au cours de la discussion, avait déclaré : « *La Bible n'est pas là pour résoudre les problèmes, mais pour les poser.* » Il ajoutait en aparté : « *La tradition salomonienne, au demeurant adoptée par un large public, est populaire, par opposition, semble-t-il, à une tradition historique, voire scientifique.* » Dans le modeste propos qui est le nôtre, ce sont pourtant des intellectuels qui ont la plupart du temps instrumentalisé les mythes du compagnonnage et de la franc-maçonnerie, que ce soient les savants oxoniens du XVII^e siècle, comme Elias Ashmole, admis dans une loge opérative, ou plusieurs membres de la « Société Asiatique », au XIX^e siècle, initiés à la franc-maçonnerie. Peut-être avaient-ils suivi les consignes exprimées par Jung : « *Les légendes ont remplacé les outils rationnels : on y recherche les correspondances des personnages et des événements par une étude historique, biblique de l'archéologie, de la philosophie dans un souci de l'appliquer à soi-même. La légende, au plan ésotérique, est une composante de la Tradition, une révélation exemplaire et sacrée, constituant un modèle pour la recherche humaine.* »

SALOMON DANS L'HISTOIRE

Il revenait à MM. André Lemoine et Simon Mimouni de montrer les limites des documents relatifs à la biographie de Salomon. Rien n'apparaît de lui dans les annales mésopotamiennes. La tradition phénicienne est légendaire. Salomon aurait vendu à l'État tyrien la ville de Khorbat Khozli et la Plaine d'Acre pour 120 talents d'or et aurait eu recours au professionnalisme d'un bronzier tyrien, Hiram (cf Bible, 1R7, 15-47). Les relations avec l'Égypte, qui de toute façon, à l'époque, était la puissance dominante, et Salomon dut accepter de se placer dans l'orbite politique de ce pays qui imposait la pax

egyptica, sont relevées dans la Bible uniquement, même le mariage de Salomon avec la fille du Pharaon Siamoun (976-954) de la XX^e dynastie. Une trace littéraire cependant, les Cantiques des Cantiques, ou chant de Salomon à la Soulamite, paraît influencée par les poèmes d'amour égyptiens de la XVIII^e dynastie (autour de 1 500 avant J.-C.). Quant au Yemen et à la Reine de Saba, les Sabéens commenceront à être connus hors de leurs frontières au VIII^e siècle avant J.-C. seulement.

Des doutes sont émis par les deux spécialistes sur l'authenticité des textes bibliques. Le « Livre des Rois », qui traite abondamment de la construction du palais de Salomon, de celle du temple et de son mobilier, de l'établissement de douze préfectures, quadrillant les territoires s'étendant de l'Oronte (?) à Gaza, est rédigé dans une langue tardive qui souligne les additions nombreuses présentant un aspect légendaire ou moralisateur : la sagesse de Salomon par rapport à la conduite désordonnée de ses successeurs (Roboam entre autres), avec le partage entre deux états (Juda et Israël), conséquence des fautes de Salomon. Les « Psaumes » attribués à Salomon seraient du 1^{er} siècle avant J.-C. et « Le Livre des Chroniques » du 2^e siècle avant J.-C., puisqu'il met en valeur la préséance de la classe sacerdotale de cette époque. En fait en 63 avant J.-C., une fièvre eschatologique se répand en Judée, préfigurant la destruction définitive du Temple (74 après J.-C.).

MONDIALISATION DE LA SYMBOLIQUE SALOMONIENNE

Dans le domaine religieux

Salomon se trouve présent dans les représentations iconographiques des chrétiens d'Occident comme d'Orient, dans la fresque de Piero Della Francesca intitulée « La rencontre de Salomon avec la Reine de Saba » ou dans cette église Saint-Clément à Ohrid, en Macédoine (début du XIV^e siècle) où, autour du Pantocrator, on découvre avec Adam, les deux ancêtres de Jésus, le roi David barbu et son fils imberbe le Roi Salomon. Au cours du colloque, il aura été évoqué le roi de Bretagne Salomon, et Salomon le Savoyard. On connaît le rôle politique des prétendues dynasties salomonniennes en Éthiopie, et la présence constante de Salomon, représenté en Constantin, dans les psautiers ou le rôle qu'on lui fait jouer, associé au roi

des forgerons, parfois privé de trône par un démon (source coranique), dans l'art talismanique des sceaux et des étoiles à huit branches dans ce pays.

Les références à Salomon, particulièrement vénéré dans le monde islamique, sont au nombre de 17, dans 8 sourates. S'il n'est pas associé à la construction du Temple, M. L. de Premare a montré cependant que la sourate 52, versets 1 à 8, rappelait le livre des Rois I, 7, 3 et la sourate 36, le Livre de Jérémie. Avant même l'apparition de l'Islam, le poète arabe Dabira fait l'éloge du roi de Hira en le comparant à Salomon. Là aussi, ses dons de magicien, de manipulateur des djinns, reconnus dans le Coran, influencèrent les occultistes arabes qui semblent avoir créé le mythe du sceau de Salomon. La plupart des pays musulmans évoquent cette personnalité prophétique, spirituelle, voire magique, comme au Yémen (M. Christian Robin), en Iran (M. Assadallah Melikian-Chirvani), en Afghanistan et à la cour des empereurs moghols (Mme Corinne Lefèvre), et en Asie Centrale où M. Thierry Zarcone a recensé les lieux dédiés au fils de David.

Dans le domaine du compagnonnage

Dans chaque ville médiévale, s'étaient établies des corporations, chargées de défendre les intérêts professionnels des artisans et ouvriers, et qui étaient dirigées par les « maîtres de métiers ». Parallèlement à ces organismes locaux, des ouvriers itinérants, indépendants, se regroupèrent dans des sociétés compagnonniques (le terme de « frère » pour cet emploi était apparu dès 842), qui établirent des règles strictes garantissant la défense mais aussi la compétence de ses membres. Le terme de « compagnonnage » était apparu dès 779 et les différentes promotions dans les corps de métier s'effectuèrent par initiation tenue à l'abri des regards étrangers. Le « Compagnon Fini » est celui qui a passé toutes les épreuves et est devenu « maître » dans sa profession. Le terme apparaît en 1080, celui d'apprenti en 1175. Les apprentis et les compagnons font l'objet d'un enseignement initiatique basé sur des légendes tirées de la Bible. Ainsi, des chérubins (ceux qui gardent l'entrée du devir, le lieu le plus secret du temple de Jérusalem) sont sculptés sur le couvercle du cercueil des compagnons menuisiers. Le patronage de saint Jean-Baptiste est également invoqué en liaison avec le « Quatuor Coronati », quatre tailleurs de pierre exécutés par Dioclétien vers 300. Les confréries qui apparaissent à la fin du XIII^e siècle conservent une

orientation professionnelle en même temps que charitable, dans l'esprit catholique également.

Les textes fondateurs du compagnonnage sont disséminés dans 130 manuscrits rédigés aux XIII^e et XIV^e siècles et que la revue de la Grande Loge de Londres, « *Ars Quatuor Coronatorum* », a publiés.

Ainsi, en 1268, *Le Livre des Métiers* d'Étienne Boileau recense cent un métiers, et la promotion interne qui les gère, soit les apprentis, les compagnons et les maîtres. La construction des cathédrales s'appuie sur trois métiers principaux, les tailleurs de pierre, les menuisiers et les forgerons ; leurs membres se réunissent dans des « loges », installées, soit dans la crypte des cathédrales, soit dans un bâtiment annexe comme à Strasbourg. En 1283, Louis IX nomme Grand Maître de la maçonnerie opérative son compagnon croisé Guillaume de Saint-Petbus. Les membres de cette maçonnerie opérative, appelés parfois « gavots », adoptent le nom de « Enfants de Salomon » (comme le signale Villard de Honnecourt à l'époque). C'est que, pour eux, la construction d'une cathédrale est une réplique de la construction du Temple de Jérusalem. Le document appelé *Regius* (1390) décrit les sept « arts libéraux » et a comme titre « Ici commencent les statuts de l'enseignement de la géométrie selon Euclide ». « Géométrie » a le sens de « maçonnerie ». On enseigne aux apprentis que la « géométrie » a été préservée du déluge, retrouvée par Hermès, petit-fils de Noé, et qu'elle a été révélée à Charles Martel, dont un des architectes de la cour aurait participé à l'édification du temple de Jérusalem. Ainsi le mythe de Salomon se trouve adopté par la philosophie compagnonnique.

Le Mouvement va connaître un certain nombre de scissions. En 1400, à Orléans, au moment de la reconstruction d'une des tours, un affrontement entre compagnons et moines surgit, et les « indépendantistes » prennent le nom d'Enfants de Maître Jacques (référence au Grand Maître des Templiers, Jacques de Molay ?) ou « Compagnons du Saint-Devoir de Dieu » tandis que les catholiques fervents s'intitulent « Enfants du Père Soubise (référence à un bénédictin du XIII^e siècle ou à un « maître artisan » de Salomon) ». En 1404, le roi Charles V réforme les corps de métiers parisiens relatifs aux compagnons maçons et charpentiers. Un autre texte constitutif des « anciens devoirs » paraît en 1410 sous le titre de *Manuscrit Cook*.

Au XVI^e siècle des intellectuels comme François Rabelais (1483-1553) ou des inventeurs comme Bernard Palissy (1510-1590) vont être reçus en loge opérative comme « maçons acceptés ». Dans le *Tiers Livre*, Rabelais évoque la légende de Renaud de Montauban, qui aurait tué un neveu de Charlemagne, et se serait réfugié sur le chantier de la future cathédrale de Strasbourg. Il se serait conduit comme un excellent ouvrier, mais, victime de la jalousie de ses collègues, il aurait été assassiné. Ce thème sera repris dans la maçonnerie du XVIII^e siècle avec l'allusion au meurtre d'Hiram, l'architecte en chef de Salomon.

Au XVII^e siècle, s'instaure une tradition écossaise de la maçonnerie opérative, particulièrement à Kilwinning. Un ouvrage polémique « Le Mot du Maçon », publié en 1637, décrit la forme primitive de ce rite maçonnique. On sait que la maçonnerie spéculative écossaise jouera un rôle important dans le développement de la maçonnerie française avec l'exil des partisans de la dynastie Stuart en France.

En 1646, à Oxford, Elias Ashmole (1617-1692) alchimiste célèbre, est également initié à la maçonnerie opérative, et plusieurs personnalités scientifiques oxoniennes joueront un rôle dans la création de la Grande Loge de Londres, à laquelle appartiendront 24 membres de la fameuse « Royal Society ».

À Perth, en 1658, les diplômés de maître maçon (« *freeman* ») et de compagnon de métier font référence au « Temple de Salomon », comme source des métiers. À la fin du siècle, à Aberdeen, on voit sur les tableaux deux personnalités de la ville, Alexandre Petersen, diacre, et président de la Corporation d'Aberdeen, et Patrick Whyte, maître-serrurier, qui y sont peints, entourés des deux colonnes symboliques du Temple de Salomon.

La franc-maçonnerie spéculative va emprunter un certain nombre de références aux métiers et aux héros mythiques des « Anciens Devoirs » du Compagnonnage. Dans les *Constitutions d'Anderson* (voir plus loin), sont mis en parallèle « l'architecte » pour son travail théorique et le « tailleur de pierres » pour son travail manuel. Les appellations d'« apprenti » et de « compagnon » sont conservées. Les instruments de métier sont reproduits sur le « tableau de loge » (dessin d'abord reproduit à la craie, sur le sol, puis sur un tapis mobile) : l'équerre, évoquant la croix (serment de l'apprenti), le compas du Maître de Loge, la truelle « pour cacher les défauts des frères » ; le fil à

plomb (échelle de Jacob), la règle (loi morale de la franc-maçonnerie), le niveau (égalité fraternelle) sont mentionnés dans la Bible.

Quant aux trois éminentes personnalités associées à la direction d'une loge, Salomon, Hiram roi de Tyr, et Hiram l'Architecte, elles seront le legs du compagnonnage à la maçonnerie spéculative naissante.

Dans le domaine de la Chevalerie

Charlemagne, lui aussi, aurait été perçu comme un nouveau Salomon. À son époque, la Bretagne (on l'a vu plus haut) sera fière de son roi Salomon, béatifié par la suite.

Les Chansons de geste vont magnifier le mythe du Graal, apparu vers 1180, avec le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table Ronde.

Chrétien de Troyes, poète de la Cour de Champagne, crée le mythe d'une chevalerie légendaire avec ses héros Lancelot, Perceval, Éric, ainsi que Wolfram von Eschenbach (1210) avec son Parzival, dont le genre de vie et les aventures ont été analysées récemment en liaison avec les rois éponymes iraniens. Cette tradition va être adoptée au moment des Croisades par les ordres chevaleresques, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui donneront naissance à l'Ordre de Malte, et dont le mythe survivra dans les loges dites de « Saint-Jean », les Chevaliers Teutoniques (créés en 1112 à Saint-Jean d'Acre) et dont la Stricte Observance Templière Allemande au XVIII^e siècle constituera la version maçonnique, et les Chevaliers du Temple, symbole de confraternité universelle, dont plusieurs, au moment de leur persécution en France, se réfugieront auprès des Compagnons du Devoir. Ramsay, maçon écossais, attaché aux Stuart, dans un discours célèbre de 1736, rappellera l'antériorité de ces ordres médiévaux (« *Nos ancêtres les croisés voulurent réunir dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations* ») par rapport à la franc-maçonnerie qui adoptera dans son « Rite Écossais Ancien et Accepté » le principe du Templier, porteur de truelle et d'épée, et institutionnalisera dans les grades supérieurs les plus élevés le titre de « Chevalier Kadosh » (sanctifié), même si des mises en garde officielles relativiseront ces emprunts : « *Notre grade commémore l'Ordre Templier et s'en inspire sans pour autant prétendre en être le continuateur et l'héritier* », pourra-t-on lire dans la littérature maçonnique.

En tout cas, la franc-maçonnerie française s'ouvra de fait à la haute noblesse, attentive à l'esprit chevaleresque. Le premier Grand-Maître français sera le duc d'Antin, en 1738, le deuxième le comte de Clermont en 1743. Le pouvoir ne tracassera presque pas la maçonnerie. En 1789, cette dernière comptera 629 loges et 30 000 maçons auxquels il convient d'ajouter les loges d'adoption féminines, dont la Grande Maîtresse sera la Duchesse de Bourbon. Une enquête portant sur la recension de 268 maçons en 1780 dénombre parmi eux 78 % appartenant au Tiers-état, 18 % à la Noblesse et 4 % au Clergé.

III – TEXTES CONSTITUTIFS DE LA FRANC-MAÇONNERIE

L'intention de l'auteur n'est bien sûr pas de dévoiler des secrets déjà publiés d'ailleurs dans toutes sortes d'ouvrages destinés au grand public mais d'examiner l'instrumentalisation du mythe de Salomon, telle qu'on la découvre, comme on l'a vu, dans la structure initiatique opérative du compagnonnage, et comme on va le voir dans la structure initiatique philosophique de la franc-maçonnerie. Patrick Négrier, David Stevenson, après Mircea Eliade, sont en mesure de nous apporter sur ce terrain des ouvertures très précieuses.

Tout d'abord, il semble que la tradition hermétique écossaise, évoquée plus loin, ait parfois conduit à une ambiguïté sémantique. En effet, l'ancien nom d'Écosse, « Calédonie », a été rapproché abusivement de « Chaldée », sans doute par référence biblique et l'utilisation de personnages historiques iraniens comme Cyrus dans le rituel des hauts grades ; il ne faut pas oublier qu'à l'élaboration des rituels maçonniques participaient des intellectuels latinistes et hellénistes, mais aussi des chercheurs qui avaient pu lire les récits de voyage en Orient et s'étaient intéressés à l'histoire de l'Orient ancien et moderne. Ramsay lui-même écrivit un ouvrage consacré à Cyrus.

Cette tradition « calédonienne » en tout cas rappelait que trois « degrés » d'initiation avaient été préservés depuis l'antiquité, un niveau opératif, celui des artisans, le niveau spéculatif des druides, enfin le niveau hermétique de l'architecture sacrée, dont un représentant illustre était Vitruve, qui avait été le maître à penser de Marc Aurèle. La référence à l'écossisme se retrouvait tout au long du Moyen Âge avec Clément Scot, conseiller de Charlemagne,

Jean Scot Érigène, conseiller de Charles le Chauve, Michel Scot, conseiller de l'empereur Henri II, et un autre Michel Scot, conseiller de l'Empereur Frédéric II.

Dans le texte de ses « Constitutions » (1723), Anderson décrit de manière lyrique le Temple de Salomon : « *Celui-ci fut commencé et achevé, à l'étonnement du monde entier, dans le court espace de temps de 7 ans et 6 mois, par cet Homme très sage, ce très glorieux Roi d'Israël, ce Prince de la Paix et de l'Architecture que fut Salomon, fils de David.* » Une description de plusieurs pages va suivre et l'auteur va directement relier la tradition salomonienne à la franc-maçonnerie, « *de sorte qu'après l'édification du Temple de Salomon, la maçonnerie fut améliorée dans toutes les nations voisines, car les nombreux artistes employés par Hiram Abif se dispersèrent, après son achèvement, en Syrie, Mésopotamie, Assyrie, Chaldée, Babylone, chez les Mèdes, en Perse, Arabie, Afrique, Asie Mineure, en Grèce et dans les autres pays d'Europe où ils enseignèrent leur Art libéral aux fils nés libres des personnages éminents... Mais, pas une nation, seule ou unie aux autres, ne pouvait rivaliser avec les Israélites, et encore moins les surpasser en maçonnerie ; et leur Temple resta le constant modèle* ».

Les *Constitutions d'Anderson* n'évoquent que les deux premiers grades de la maçonnerie, apprenti et compagnon. Il semble que ce soit vers 1725 que pour parachever la hiérarchie des grades, on introduisit un troisième grade, celui de « Maître » ; c'est ce qui ressort d'un ouvrage polémique publié, à Paris, en 1726, sous le titre *Le Maçon Antédiluvien*. Le mythe salomonien de la construction toujours renouvelée du Temple bénéficie de la présence de l'architecte du temple, Hiram, dont le nom est en tout cas cité dans le Livre des Rois.

Il faut dire que l'institution maçonnique introduit dans son rituel le mythe du meurtre fondamental traditionnel. En Égypte, le meurtre d'Osiris, en Phénicie, de Melqart (le roi Hiram de Tyr aura fait construire un temple à Melqart), à Rome, entre Romus et Romulus, souligne le thème de la lutte du bien contre le mal. Mais le concept était déjà présent dans le compagnonnage. Un document d'Édimbourg de 1696 parle du « *relèvement du cadavre d'Hiram par les cinq points du compagnonnage* ». Les « cinq points » correspondaient aux « cinq points » du calvinisme tels qu'ils avaient été

adoptés par le Synode de Dordrecht (1618-1619). Le catéchiste Graham avait souhaité assimiler les rois d'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles à Salomon, Hiram représentant la communauté calviniste. On avait là une implication conjoncturelle.

Le 3^e degré de la maçonnerie va donc expliciter les différentes fonctions de Salomon, du roi de Tyr Hiram, et de l'architecte Hiramabi, et annoncer les degrés suivants, dits de « perfection », de tradition salomonienne et qui vont apparaître vers 1738. Le rituel de loge sera dorénavant inspiré par le meurtre d'Hiram, comme l'indique le *Manuscrit Wilkinson* (1730) : « *La loge est un carré long. C'est la forme de la tombe de notre Grand Maître Hiram.* » La loge reconstitue le chantier du temple de Jérusalem, et celui qui la préside est un Hiram ressuscité.

L'Hiram de la Bible apparaît donc dans le « Livre des Rois et les Chroniques ». Salomon (II Chroniques II, 2) s'adresse à Hiram roi de Tyr pour lui expédier des cèdres. Ce dernier lui répond : « *Je t'envoie un homme sage, possédant l'intelligence, Hiram Abi.* » Dans le « Livre des Rois » (VII, 13-14), on apprend qu'Hiram Abi est fils d'un Tyrien et d'une Juive, qu'il érigera les deux colonnes de cuivre Jakin et Boaz devant l'entrée du Temple, qu'il construira la « *Mer d'Airain* » (bassin des ablutions) et « *qu'il terminera tous les travaux* ». Mais il n'est pas mentionné dans le texte biblique qu'il était architecte et qu'il fut tué.

Dans la légende d'Hiram adoptée par la tradition maçonnique, Hiram devient le prototype de l'homme juste, fidèle au devoir jusqu'à la mort. Il refuse en effet de livrer des secrets à trois contremaîtres du chantier du Temple qui veulent être promus le plus vite possible, et il est assassiné par ces trois « mauvais compagnons », que douze autres contremaîtres poursuivront et tueront également. Bien sûr, dans l'esprit religieux de l'époque, existait une corrélation entre Hiram et Jésus, condamné par trois personnages, Caïphe, Hérode et Pilate. Cet assassinat d'autre part préfigure négativement la destruction du Temple, mais aussi positivement, la nomination d'un nouveau maître. Sur le tableau de loge, au grade de maître, figurent un crâne représentant le drame du Golgotha et le meurtre d'Hiram, et des larmes exprimant le repentir de Pierre et le chagrin de l'injuste destinée d'Hiram.

Ces interprétations et ces rapprochements considérés comme hasardeux de

symboles religieux et philosophiques conduisent Rome à publier, en 1735, une bulle antimaçonnique « *In Eminenti* » reprochant aux participants catholiques en loge de fréquenter des non-catholiques, et regrettant la présence d'ecclésiastiques dans ces réunions. En 1781, l'évêque de Grenoble Mgr de Bouteville est ouvertement franc-maçon, et la loge « La Parfaite Union de Rennes », en 1785, compte qu'un cinquième de ses membres est composé de religieux. M.Thierry Zarcone a d'ailleurs montré que même des musulmans avaient été initiés dans des loges européennes.

Comme nous l'avons vu plus haut, et grâce à Ramsay, le personnage de Cyrus sera instrumentalisé dans le rituel maçonnique dans les hauts grades. Le 15^e degré évoque la Cour de Cyrus et le 20^e degré lui donne un rôle important. C'est que le roi perse, en libérant les Israélites de Babylonie, permettra la construction du deuxième Temple de Jérusalem (cf les livres d'Esdras et de Néhémie dans la Bible).

Ces hauts grades, établis par Étienne Morin en 1761, dans le cadre du Rite Écossais Ancien et Accepté, seront au nombre de 33. Ils vont à plusieurs reprises évoquer l'action mythique du roi Salomon.

IV – LE MYTHE DE SALOMON DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

Salomon apparaît dans plusieurs livres de la Bible, outre les Chroniques et le Livre des Rois, dans le Livre des Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Éclésiaste, la Sagesse, les Psaumes. Ce sont ses connaissances scientifiques qui sont soulignées : la phytologie (La Sagesse 4, 4-5 ; 6, 15), la zoologie (Proverbes 6, 6-11 ; 26, 11 ; 28, 15 ; l'Éclésiaste 3, 19-21 ; 9, 12 ; La Sagesse 5, 11), la cosmologie et l'astronomie (l'Éclésiaste 1, 7 ; 3, 1-8 ; 11, 3 ; La Sagesse 2, 2-5 ; 19, 18-21 ; les Proverbes, 25, 23). Ainsi que son approche philosophique (1 Rois 5, 13 ; La Sagesse 7, 15-21) par le symbolisme des sept planètes errantes.

La Bible le fait voir en homme sage, voire exemplaire par son don du discernement afin de juger équitablement et son esprit de tolérance puisqu'il autorisera, à la fin de son règne, la pratique des cultes de ses épouses, moabites, hittites ou sidonites. Ce qui entraîne le problème de la responsabilité,

chère aux francs-maçons. Son nom en hébreu *Schlomo* est à rapprocher de *Shalom*, paix, qui génère un état d'harmonie et de prospérité ; le Coran reprendra ce thème de correspondance entre « *Suleyman* » et « *Salam* » (la paix). À un plan supérieur, il est hissé au niveau de « prophète » (comme dans le Coran), les commentateurs rappelant qu'il n'y a pas d'autre prophète déclaré vivant à son époque. Certains ont pu le comparer à Jésus (cf. Nathan, 2 et Samuel 7, 14) : « *Je serai pour lui un Père, dit Yahvé, et lui sera pour Moi un fils* », et dans les Psaumes 2, V ; 7, on lit ces autres paroles de Yahvé qui lui sont adressées : « *Tu es mon fils, Moi aujourd'hui, Je t'ai engendré.* »

Le rôle de bâtisseur de Salomon est aussi souligné à l'occasion de l'érection du Temple de Jérusalem (1 Rois 10, 1) qui prit 77 mois et dont la façade aurait imité le modèle fourni par les anciennes huttes des bergers mésopotamiens comme la famille d'Abraham. La Genèse (33, 17) parle de hutte « bâtie » par Jacob, et si l'Exode est présenté comme une quête de pâturage, la construction d'un Temple pour abriter l'Arche d'Alliance jusque là itinérante, souligne la sédentarisation des Hébreux (en arabe « *Aber* », celui qui parcourt les espaces, comme toutes les langues sémitiques). Sur une terrasse de 110 mètres de long sur 88 mètres de large, l'édifice aura 33 mètres de long, 11 mètres de large et 16,5 mètres de hauteur. Les rochers qui affleurent servirent d'autel des sacrifices pour les trois temples successifs ; ils seront recouverts par la « Coupole du Rocher » par le Calife Abdelmalek (685-691) et réintroduits dans l'imaginaire musulman avec l'empreinte d'un pied attribué à Mohammed au moment de son ascension céleste. Ce temple sera détruit en 586 avant J.-C. par les Perses ; un deuxième temple sera érigé par Zorobabel en 450 avant J.-C. Ezechiel aura été missionné pour décrire le Temple de Jérusalem aux Juifs de Babylone, insistant sur sa représentation du personnage créateur, du cosmos et de chaque être humain, notions instrumentalisées par les francs-maçons dans leurs loges. Le troisième temple sera construit par Hérode le Grand, détruit par Titus en 70, et rasé par Hadrien en 135 de notre ère.

Dès le grade d'apprenti, la symbolique du Temple de Jérusalem apparaît dans le vestibule qui leur est réservé, rappelant les 15 marches extérieures du temple, le « *heykal* » ou partie centrale, où s'assemblent les maçons, et que l'on considère comme « centre du monde », transformable parfois au niveau des Maîtres, en « *Dévir* » ou « Chambre du milieu ». L'architecture inté-

rieure et le mobilier, évoqués dans la Bible sont présents dans la loge, les deux colonnes du temple encadrent le « *dévir* », le tableau de loge symbolise les marches d'entrée du Temple, les fenêtres à cadres et à grilles ; la pierre rappelle le 1^{er} Livre des Rois (V,32) : « *Les maçons de Salomon, de Hiram et les guiblines (de Byblos) équarrièrent et façonnèrent le bois et la pierre pour l'édification du Temple* » ; les grenades figurant sur le chapiteau des colonnes représentent, comme l'indique Patrick Négrier, « *la multiplicité des principes comportant l'Être* », le chandelier (*ménara*) à sept branches (cf Genèse, 1, 11 à 13) et enfin le pavé mosaïque évoquant la terre sainte du Sinaï.

Salomon est souvent présent dans le rituel maçonnique ; s'il clôt le premier des cycles de l'initiation, il ouvre les degrés dits salomonien. Au 4^e degré, la loge est présidée par Salomon, au Rite Ecossais Ancien et Accepté, et la Bible, présente sur « l'autel » est ouverte au premier livre des Rois ; les maçons déplorent la mort d'Hiram. Au 6^e degré, Salomon et Hiram président les activités de la loge, et par une référence souchée sur le Livre des Rois (LX 11 à 13), Salomon pardonnera à un visiteur curieux, en fait l'impétrant, d'être venu s'informer en toute bonne foi. Au 8^e degré, Salomon recherche un responsable pour le nommer à la tête des cinq ordres d'architecture. Les 9^e, 10^e et 11^e degrés décrivent des rites de vengeance décidés par Salomon. La légende développée au 13^e degré où le Président représente Salomon a été décrite dans le *Manuscrit Francken*, présenté en France, comme on l'a vu plus haut, par Étienne Morin, en ces termes : « *Ce roi vertueux (Salomon), supposant qu'avant le Déluge un temple avait peut-être été érigé sur ce lieu, et craignant que ce ne fût au culte de quelque faux dieu... ne voulut pas le construire là. Il partit donc et choisit la plaine d'Arunia (ou « Ornan »).* » C'est la légende du temple souterrain d'Enoch que reprendra le texte du rite maçonnique. Le président de loge représente encore Salomon au 14^e degré. Au 27^e degré, le mot de passe sera encore « Salomon ». Ainsi ce dernier apparaît comme garant symbolique de la maîtrise sans défaut, du secret, et de l'influence spirituelle de celui qui, élu par ses pairs, dirige une loge maçonnique.

Cette instrumentalisation européenne de ce personnage biblique de Salomon, dans les rites initiatiques, d'abord compagnonniques, puis chevaleresques, puis maçonniques, ne diffère pas, dans un triple rôle mis en valeur par la Bible, de roi, de prophète et de grand prêtre, de ce qu'il peut repré-

senter dans des cérémonies exclusivement religieuses, comme l'ont montré plusieurs intervenants spécialisés dans d'autres régions du monde, asiatiques et africaines. En tout cas, la remarque de Jung « On ne fabrique pas un symbole, on le découvre »; s'applique bien à l'appropriation, par les sociétés initiatiques, du mythe salomonien.

Éléments de bibliographie :

- BAYARD Jean-Pierre : *Le Compagnonnage en France*, Paris, Payot, 1990
- BAYARD Jean-Pierre : *L'esprit de Compagnonnage*, Paris, Dangles, 1995
- MIRCEA Eliade : *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1965
- MIRCEA Eliade : *Dictionnaire des Religions*, Paris, Plon, 1990
- G.L. : *Les 33 degrés écossais et la Tradition*, Paris, Tredaniel, 1989
- LOCHON Christian : *Corporations et confréries d'initiés en Islam*, in *L'Initiation*, Janvier 1997, Paris
- LOCHON Christian, ZARCONI Thierry et alii : *L'Équerre et le Croissant*, in *Cahiers de l'Orient* n° 69, 2003, Paris
- MAINGUY Irène : *La Symbolique maçonnique du 3^e millénaire*, Paris, Dervy, 2003
- NÉGRIER Patrick : *Textes fondateurs de la Tradition Maçonnique*, Paris, Grasset, 1995
- NÉGRIER Patrick : *Le Temple et sa symbolique*, Paris, Albin Michel, 1997
- NÉGRIER Patrick : *Le Temple de Salomon et les diagrammes symboliques*, Ivoire Clair, 93 170, Bagnolet, 2000
- SFAR Mondher : *Le Coran, la Bible et l'Orient Ancien*, Star, 1, rue Cassini 75014 Paris, 1998
- STEVENSON David : *Les premiers Francs-Maçons*, Ivoire Clair, 93 170, Bagnolet, 1998

La démarche philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin : « La voie cardiaque »¹

Par Jean-Claude Rossignol



Qualité civile « gentilhomme », dit le « Théosophe d'Amboise » par les universitaires, le « théosophe méconnu » par Robert Amadou, ou le « philosophe inconnu » comme il avait obtenu qu'on l'appelât². « Le plus instruit, le plus sage, le plus élégant des théosophes modernes », nous dit Joseph de Maistre. Cet « homme de paix et de vertueux savoir », comme le peignit Honoré de Balzac, naquit à Amboise, en 1743, et mourut à Aulnay, près de Sceaux, en 1803.

Il perd sa mère à six ans et il est élevé par sa belle-mère et son père, gens forts pieux, selon Papus ; il se plut au collège à des lectures mystiques. Étudiant à la Faculté de Droit à Paris (1759-1762), il en sort licencié. Il goûte à la poésie, au théâtre, à la musique surtout. Il joue en effet du violon et il échafaude une théorie de la musique : la musique est pour lui d'essence divine.

« La musique peut-elle exister sans le son, le son sans l'air, l'air sans l'esprit... l'esprit sans la vie, et la vie sans notre Dieu ?... L'homme est le chantre de Dieu, choisi pour rectifier tous les accords dissonants qui ne cherchaient qu'à troubler l'harmonie de la vérité. »

Un grand dessein l'habite : retrouver l'harmonie originelle.

« Dieu est amour, l'homme est amour s'il le veut. »

On retrouve là en raccourci le contenu de l'œuvre future de Louis-Claude de Saint-Martin, la « Voie cardiaque ».

Il n'occupe pas plus de six mois l'office d'avocat, métier qu'il n'avait pris que pour obéir à son père. Il quitte la robe pour l'épée. Grâce au duc de Choiseul

¹ Cet article a été primitivement publié dans le numéro 2 de 1996 de la revue.

² Ce qualificatif d'inconnu ne doit pas surprendre. Il était très en vogue dans les sociétés occultistes de l'époque ; dans la Stricte Observance Templière, les Hauts Grades étaient qualifiés de Supérieurs Inconnus, dans l'Ordre des Elus-Cohen, il y avait un agent inconnu...

il reçoit un brevet d'officier pour le régiment de Foix, stationné à Bordeaux ; il y servira durant six ans, de 1765 à 1771.

Louis-Claude de Saint-Martin a été franc-maçon, mais quand a-t-il reçu la lumière ? Avant d'être reçu dans l'Ordre des Élus Cohen ? Willermoz affirme qu'il aurait été reçu franc-maçon dans la loge écossaise La Concorde à l'Orient de Tours.

Ce sont messieurs de Grainville et de Balzac, officiers de son régiment, qui l'introduisent aux mystères maçonnico-théurgiques des Élus Cohen. Il reçoit en une seule fois les trois grades Cohen dits du Porche (en 1765 ou 1766). Fait Réau-Croix par Martinès de Pasqually, en 1772, il s'attache au service de ce dernier dont il devient le secrétaire en remplacement de l'abbé Fournié.

Dom Martinès (ou Martinez Pasquallis)³ est issu d'une famille juive d'Alicante ou du Portugal (?) convertie au christianisme (marrane ?) et venue s'installer à Grenoble. Fondateur de l'Ordre des Élus Cohen de l'Univers, Martinès de Pasqually travailla au Traité et aux statuts de l'Ordre⁴. Sa doctrine est celle de la Réintégration des êtres dans leurs propriétés spirituelles et divines⁵. C'est un savoir opératif, une théorie de l'action qui se confond avec elle (théurgie). Martinès est un gnostique. On ne peut comprendre Louis-Claude de Saint-Martin en méconnaissant Martinès de Pasqually. L'exercice de la magie cérémonielle divine ou théurgique constituait la voie employée par Martinès pour amener ses disciples à l'illuminisme. Le rituel très minutieux comprenait le travail journalier (cercles, noms sacrés, luminaires, invocations et conjurations), l'invocation des trois jours (trois nuits consécutives entre la

³ Du nom et des origines de Martinès de Pasqually, rien n'est sûr. La découverte de l'acte d'inhumation (1774) à Saint-Domingue a permis de situer sa date de naissance en 1727, près de Grenoble. Le français n'était pas sa langue maternelle. Nous n'avons rien de précis sur son enfance, sauf que son éducation se situe au confluent de l'influence jésuite et de la tradition kabbalistique.

⁴ La structure de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers est celle d'un rite maçonnique, d'un système de Hauts Grades basé sur les trois degrés bleus, selon le modèle écossais.

⁵ L'homme est à l'origine un être de lumière, un ange déchu dans la matière après avoir péché par orgueil. Dieu légua à l'homme en général et sous la surveillance de quelques hommes en particulier un sacerdoce. Ces hommes et ces femmes pourront avancer sur le chemin de la Ré-intégration de leurs facultés premières et faire de leur vie une vie consacrée, donc un sacerdoce. Cette notion est inhérente à la nature de l'homme qui est un animal sacerdotal (qui a le sens du sacré). Martinès de Pasqually se donna pour but de former un clergé très secret qui avait pour mission de transmettre le sacerdoce primordial et les méthodes secrètes d'une théurgie opérationnelle.

nouvelle lune et le premier quartier) et le travail d'équinoxe avec attente de la matérialisation de la Chose (apparition surnaturelle) et visions de passes (traces de cette dernière)⁶.

Martinès partit en 1772 à Saint-Domingue pour y recueillir un héritage ; il mourra oublié en 1774. À cette date les Temples s'effondrent ou changent d'appartenance. L'Ordre semble avoir disparu avant la Révolution. Louis-Claude de Saint-Martin, « *piètre dispensateur de fluides physiques* » selon Papus, n'ayant que peu de goût pour la magie et peu enclin au cérémonial (« *Faut-il donc tant de choses pour prier Dieu ?* »), ne retiendra de cette théurgie que la prière, l'humilité et l'exercice de la charité. « *Je me suis senti de tous temps un si grand penchant pour la voie intime et secrète que cette voie extérieure ne m'a pas autrement séduit.* »⁷

En 1771, à vingt-huit ans, Louis-Claude de Saint-Martin quitte le régiment pour mieux suivre la carrière et se livrer à une vie mi-active, mi-contemplative. Il s'occupe à lire, à méditer, à copier des cahiers et des rituels. Il demeure à Bordeaux jusqu'en 1776 mais il voyage à Lyon, en 1773, où il rencontre Jean-Baptiste Willermoz avec qui il correspondait depuis deux ans, en Touraine, en Italie, en 1774, avec le frère (médecin) de Willermoz. Publié à Lyon en 1775, c'est à Paris que le succès de son ouvrage *Des erreurs et de la vérité* l'introduit dans le monde.

Apparaissent alors les premières divergences d'idées avec Willermoz, officier de tous les ordres maçonniques et également disciple de Martinès de Pasqually⁸. Willermoz est avant tout un réalisateur pour qui la diffusion des rites des Élus Cohen doit aller de pair avec celle des autres rites. Il est adepte du travail collectif au contraire de Louis-Claude de Saint-Martin qui est partisan d'une initiation individuelle et d'une diffusion plus lente et plus sûre dont il continuera à répandre l'influence (le martinisme) en même temps qu'il sera le diffuseur de la chevalerie chrétienne de Martinez (le martinézisme). En 1776, Saint-Martin manque de se marier à Toulouse avec la fille aînée des

⁶ Martinès de Pasqually et Louis-Claude de Saint-Martin eurent un contact pendant plusieurs mois avec une chose d'une grande sagesse qui leur dicta plusieurs cahiers. Ils lui donnèrent le nom de philosophe inconnu d'où l'habitude de qualifier ainsi Louis-Claude de Saint-Martin.

⁷ Louis-Claude de Saint-Martin va se détacher du rite martinéziste. Il en conservera la théurgie, mais il l'internalise, écrit Robert Amadou. Il prône une théurgie intra-cardiaque (par l'interne), non cérémonielle et verbante (par le verbe), au lieu de n'être que verbale.

Dubourg (famille dont certains membres étaient affiliés au martinisme, puis avec une anglaise, Miss Rian. Il n'y a guère de place pour une femme dans son univers, bien que sa distinction naturelle, son spleen couleur de rose, la beauté de ses yeux qu'une femme disait doublée d'âme, lui ouvrirent bien des cœurs et des salons...⁹

En 1782, dans son *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, Louis-Claude de Saint-Martin rejette le matérialisme athée, mais aussi le christianisme traditionnel. Il préconise le culte intérieur, sans clergé, sans liturgie, sans église, par une expérience religieuse individuelle. Cette même année, il est initié par Puységur au magnétisme animal de Mesmer et, en 1784, il est reçu dans la Société de l'Harmonie. Le mesmérisme et ses guérisons polarisent l'attention des Parisiens et de la France des années 1780. « J'assistais, j'aidais..., écrit-il dans sa correspondance avec Willermoz, mais je ne magnétisais point, mon physique ne me paraissant pas assez robuste pour cela. En revanche, j'ai beaucoup observé. »

La société mesmérisme de Lyon, la Concorde, accueille une foule d'esprits (rosicruciens, swedenborgiens, alchimistes, kabbalistes et théosophes) recrutés pour une bonne part dans l'Ordre maçonnique des Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte fondé par Willermoz. Louis-Claude de Saint-Martin jouera un rôle de conseiller métaphysique auprès des mesméristes. Mais il sent que l'action du fluide peut contenir le danger matérialiste. La pensée mesmérisme plus spiritualiste des dernières années de l'Ancien Régime se ressentira pour une grande part de l'influence de Louis-Claude de Saint-Martin qui se partage entre les études hermétiques et théurgiques, la lecture de la Bible hébraïque et des saintes Écritures.

⁹ Il fréquente chez le prince et la marquise de Lusignan à Versailles, la duchesse de Bouillon au Petit Bourg, chez madame de Wurtemberg à Montbéliard, la marquise de Noailles qui est après lui comme un furet, madame la duchesse de Brissac.

⁹ Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz furent les deux lieutenants actifs et dévoués de Martinès de Pasquali, assurant la correspondance et la liaison de l'Ordre à travers la France, et ils furent les théoriciens, après Dom Martinez, des opérations de la réintégration. Jean-Baptiste Willermoz était l'ainé de douze enfants d'une famille de négociants franc-comtois. Il s'installera à Lyon où il fondera plusieurs sociétés d'occultisme. Il entre en 1767 dans la société créée par Martinès de Pasquali, dont il devient inspecteur général de l'Ordre pour la région lyonnaise. À la disparition de Dom Martinez, en 1774, il prend la tête de l'Ordre. Toutefois, ses opérations théurgiques ne répondaient pas aux phénomènes magiques qu'il escomptait. Les apparitions lumineuses ne se faisaient pas... Au surplus, son goût de la haute direction s'opposait parfois à l'action très écoutée de Louis-Claude de Saint-Martin.

En 1785, Louis-Claude de Saint-Martin, afin de se qualifier pour l'entrée dans la Société des Initiés, accepte d'être affilié, non résident, dans la respectable loge de la Bienfaisance, à l'O. de Lyon. Il est adoubé Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte et reçu profès et grand profès (grades créés par Willermoz). En 1787, il se rend à Londres et il fait un second voyage en Italie avec le prince Galitzin qui est à l'origine de l'extension de l'Ordre Martiniste en Russie sous Catherine II.

C'est à Strasbourg où il se rend pour la première fois en 1788, « Strasbourg semble avoir été pour moi la terre promise », qu'il se donne son second maître spirituel, le cordonnier théosophe allemand Jacob Boehme (1575-1624) dont il fait connaissance grâce aux ouvrages prêtés par sa chère Charlotte de Boecklin, la chérissime B¹⁰.

Il s'applique désormais au mariage de sa première École (Martinès de Pasquali) et de Jacob Boehme. Il reste à Strasbourg jusqu'en 1791 puis il revient à Paris.

Une lettre à Willermoz (en date du 16 décembre 1789) est consacrée à la question de savoir s'il peut participer aux travaux de la Société des Initiés de Lyon sans être resté maçon. Il y demande en effet à être rayé définitivement des registres maçonniques. « Mes occupations ne me permettent pas de suivre désormais cette carrière... nous serons toujours liés comme cohens ; nous le serons même par l'initiation. »

L'Homme de désir paraît à Lyon en 1790 ; il sera imprimé en 1802¹¹.

La Révolution : ce fut à Saint-Martin que Joseph de Maistre emprunta l'idée

¹⁰ Les livres de Jacob Boehme furent écrits de 1620 à 1624. Le cordonnier allemand laissa soixante-quatre lettres théosophiques. C'était un nouvel aspect du mysticisme occidental. Jacob Boehme proclamait avec conviction son mysticisme chrétien : « Il faut marcher sur les traces de Jésus, accepter la volonté de Dieu, conformer notre volonté à la sienne, entrer comme Jésus dans l'union éternelle de Dieu. » Une fois pénétrés de l'esprit divin, « nous deviendrons Un comme Dieu est Un, et nous serons consommés en l'Unité de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, conséquemment consommés dans la jouissance des délices éternelles et divines. » Jacob Boehme croit que le ciel est à l'intérieur de l'homme et qu'on le perçoit par introspection : « La porte du ciel s'ouvre dans mon esprit. » Il eut des extases et il joua un rôle déterminant dans l'illuminisme chrétien du XVIII^e siècle. (« C'est alors que l'Invisible fait alliance avec un représentant sur la terre et le guide pas à pas. Il devient un Illuminé », écrit Papus). La lecture des œuvres de Jacob Boehme détermina la doctrine philosophique de Louis-Claude de Saint-Martin par la découverte des voies de lumières intérieures et l'activité du centre. L'intérieur ou le centre, c'est le principe de tout. La descente vertigineuse en soi-même, c'est là que se situe le vrai temple où se voit le vrai Dieu. « Ce sera toujours l'âme humaine qui me servira de flambeau », « l'âme humaine n'est-elle pas une pensée de Dieu »...

de considérer cette époque comme un cataclysme naturel, voulu par la Providence¹². L'Assemblée constituante songera à faire de Louis-Claude de Saint-Martin le précepteur du dauphin emprisonné au Temple. Nommé commissaire pour la confection d'un catalogue de livres nationaux, il sera interdit de séjour dans la capitale pour son appartenance à la petite noblesse et il deviendra suspect par sa correspondance théosophique avec son disciple, le colonel Kirohberger ; il fera l'objet d'un mandat d'arrêt. Il sera sauvé par le 10 thermidor et la chute de Robespierre. Réfugié à Arboise, il connaîtra la gêne et les privations. Il sera obligé, comme il le dit, de « se faire esprit pour ne manquer de rien ».

De 1795 à 1797, il écrit et publie ses *Études sur la Révolution française* et il parachève ses mémoires philosophiques.

Après le *Nouvel homme* (1795), paraît un code de la régénération, *Ecce Homo* (1796), livre écrit pour combattre « les voies extraordinaires » dans lesquelles l'erreur se glisse si aisément avec la vérité.

De 1798 à 1802, paraissent édités par lui-même, *L'Esprit des choses* (1800), et *Le ministère de l'Homme-Esprit* (1802), traitant de la nature, de l'homme et de la parole, qui fait de lui un existentialiste mystique, précurseur de Kierkegaard. « La vraie parole est universellement dans l'angoisse... aussi ne devrions-nous pas fuir l'angoisse interne »¹³.

En 1802 et 1803, paraissent ses traductions de Jacob Boehme : *Des trois principes de l'essence divine*. L'ouvrage *Des Nombres, recueil de notes sur les nombres considérés du point de vue théurgique*, sera publié post-mortem (1843).

Louis-Claude de Saint-Martin meurt d'une attaque d'apoplexie le 13 octobre 1803, à soixante ans. La veille de sa mort, il travaillait à un ouvrage traitant de l'Éternité dans le temps.



¹¹ Louis-Claude de Saint-Martin y parle du désir qu'a l'homme, depuis si longtemps déchu, d'être régénéré par une intensification de la spiritualité.

¹² Le Philosophe Inconnu approuve « ce grand mouvement ayant un grand but et un grand mobile ». Cette conduite dérive de la certitude que rien n'arrive sans la permission d'En-Haut.¹³ Ses rapports sur le rapport du langage et de l'angoisse ont un accent (très) moderne : « Il n'y a que les paroles d'angoisse qui soient l'expression de la vie et de l'amour. »

La voie cardiaque

(commentaires d'après Papus et Robert Amadou)

La pensée de Louis-Claude de Saint-Martin est théosophique (différente de la théologie et de la philosophie du Siècle des Lumières), et, donc, gnostique, mais elle réconcilie philosophie (*sophia*) et théologie (*Dieu et le logos*). La voie interne du martinisme, ou voie cardiaque, est une quête en profondeur, par l'interne, donc un ésotérisme. Une quête *ad intra* qui s'inscrit dans une démarche ascétique.

La notion de liberté chez Louis-Claude de Saint-Martin est genèse de la voie cardiaque. Il distingue l'homme et la nature, le physique et le moral. L'homme en est la clef, il faut expliquer la nature par l'homme, et non l'homme par la nature. L'âme humaine en est le suprême témoin (la matière de l'œuvre). Il existe dans la nature une loi d'évolution dont le domaine s'étend même à l'esprit. Un esprit qui se concentre vers son Principe prend conscience de ses moyens personnels et donc de sa liberté.

Le but de la théurgie Cohen que Louis-Claude de Saint-Martin veut atteindre est différent de celui de Martinès de Pasqually. Nous sommes libres de rendre par nos efforts à notre être spirituel notre première image divine comme de lui laisser prendre des images inférieures et désordonnées, d'où l'importance d'être un homme de désir.

Il faudra s'employer aux ressources de la pensée et de l'Homme-Esprit, avant de s'occuper des faits, afin que germe notre propre révélation.

L'esprit de l'homme peut encore évoluer, c'est-à-dire qu'après avoir pris conscience (notion d'éveil) du plan physique, il prend conscience du plan de la vie universelle, régie par des lois.

Quand l'esprit a atteint le développement presque complet de ses organes rationnels (localisés dans le cerveau), il prend conscience d'une autre série d'organes, complémentaires des premiers, localisés ceux-ci dans les centres sympathiques et principalement dans le plexus cardiaque. Ces organes sont destinés à l'exercice de facultés différentes des facultés cérébrales. Leurs effets sont connus sous le nom de vision directe, intuition, pressentiment, communications spirituelles.

La voie mentale (ou cérébrale) a son point de développement ultime dans l'exercice de la magie cérémonielle qui nécessite un entraînement et des connaissances toutes cérébrales. Elle est différente de la voie cardiaque qui, elle, se concentre et se résume dans la prière.

La magie développe la volonté personnelle et l'orgueil. La théurgie tue l'orgueil pour développer l'humilité et remplacer le commandement donné aux esprits de l'astral¹⁴ par la prière et l'appel aux anges du plan divin. Ici, se situe l'influence de Martinès de Pasqually et de la kabbale hébraïque.

« *Martinès est surtout un magicien, écrit Papus, ayant conscience des grands problèmes divins et de l'importance du Christ dans l'invisible, mais un magicien avec ses cercles et ses nombreuses cérémonies.* »

« *La doctrine de Martinès de Pasqually repose tout entière sur la réintégration de l'homme dans son innocence primitive et sur les rapports que cette réintégration lui permet de rétablir avec les agents intermédiaires d'abord (ils existaient avant la Chute), puis, après l'entier achèvement de l'œuvre, avec Dieu ou avec son Verbe* », écrit Voltaire.

« *Ses ambitions ramènent l'homme à sa primitive grandeur* » (Matter).

Pour Louis-Claude de Saint-Martin, si la théurgie (sauf la prière, l'humilité et l'exercice de la charité qu'il conserve) n'est pas nécessaire, c'est parce qu'il est moins judéo-chrétien et plus chrétien que Martinès. En effet, si Martinès puise son enseignement dans la kabbale hébraïque et la gnose chrétienne, Louis-Claude de Saint-Martin demande à l'humilité et à la prière ses plus grandes consolations. La prière est la mise en œuvre des puissances cérébrales vivantes qui doivent avoir été créées par l'exercice de la charité physique, morale ou intellectuelle et par la soumission aux épreuves.

Pour Robert Amadou, « *Saint-Martin ne rejette pas la théurgie, il l'intériorise* ». Toute peine, tout travail, toute souffrance est un acquis (épreuve de l'expiation) que la prière va diriger sur le faible ou le désespéré. C'est alors que l'in-

¹⁴ Le plan astral est ainsi désigné par les occultistes parce qu'il est le degré moyen d'évolution entre les plans matériel et spirituel.

visible fait alliance avec un représentant sur la terre et le guide pas à pas. Il devient un Illuminé, c'est-à-dire celui qui a reçu la Lumière. Tous les Illuminés (brahmanes, moines, marabouts) se reconnaissent comme frères en Dieu par l'humilité vraie et la charité.

Comment se fait la communication entre le visible et l'invisible, en dehors de toute perte de conscience qui serait du ressort de la médiumnité ? Un *Illuminé* est un être capable d'entrer en rapport conscient avec le plan invisible. Ces rapports sont variés selon le tempérament psychologique du sujet et selon le développement plus ou moins intense de ses facultés transcendantes.

Le premier choc entre le plan astral de la créature et le plan mental du sujet se fera, soit, lentement et progressivement avec audition et sensations cardiaques successives (c'est le cas dans la voie cardiaque de Louis-Claude de Saint-Martin), soit, brusquement avec vision intense et directe (cas de Jacob Boehme et de Swedenborg). Cette dernière voie d'illumination est la plus rare. C'est celle qui est suivie lorsque l'Invisible agit directement sur l'être de son choix, sans que celui-ci le demande ou s'y attende.

La voie cardiaque est plus facile d'accès (Papus) ; elle peut être suivie avec méthode, soit de façon solitaire, soit sous la direction de maîtres vivants. Comme toute voie mystique, elle est remplie d'épreuves, d'humiliations, de sacrifices constants qui découragent les plus zélés. La notion de son humilité pousse le sujet à se jeter par la prière ardente dans les bras du Réparateur (le Christ) qui est tout et à ne plus médire de ses frères, ni à les juger. Alors se développent l'audition directe soit par le cœur (parole interne : « *les grandes Vérités ne s'enseignent que par le silence* », Saint-Martin), soit par la vision directe par la glande pinéale (ou épiphyse, glande située dans le cerveau et qui « *semble être le vestige d'un troisième œil* », dicit le Larousse) et ses annexes.

Si le Christ est Dieu, et le nouvel homme, un autre Christ, le théurge chrétien n'a besoin pour retrouver le Principe initial d'où tout émane que de se régénérer. Et pour ce faire il doit posséder la Sagesse ; c'est après l'avoir cherchée que nous pourrions engendrer le nouvel homme en nous. Il nous faudra nous régénérer. Cette recherche, cette possession de la Sagesse, a pour nom théosophie et son instrument est la volonté. Louis-Claude de Saint-

Martin réhabilite, à travers Martinès de Pasqually, la dignité de l'homme. Louis-Claude de Saint-Martin parle du désir qu'a l'homme, depuis longtemps déchu, d'être régénéré et, ce, par une intensification de sa spiritualité.

« Dès que la vie spirituelle a commencé pour l'homme, nous dit-il, toute son existence devient une suite d'actions vives qui se touchent et se succèdent sans interruption. Il a besoin pour cela du secours divin car il est en butte aux pires sollicitations. Il faut que l'esprit descende et entre dans l'homme comme un torrent ; il faut qu'il lui fasse violence pour le purifier de tout ce qui l'obstrue. »

L'homme de désir est le bréviaire du culte intérieur (la voie cardiaque) faisant de la prière non point la récitation d'une formule apprise, mais l'élément vital de la pensée. L'invisible est à l'intérieur de l'homme, non à l'extérieur.

Louis-Claude de Saint-Martin n'est pas un mystique se mettant dans un état exceptionnel, comme Boehme ou Swedenborg ; il ne prétend pas au surhumain. Il veut être un homme authentique, un homme-esprit qui, au lieu de paroles, « sait faire usage du Verbe qui ne cherche qu'à s'unir en nous ».

« La seule initiation que je prêche (correspondance inédite) et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme est celle où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous. Il n'y a pas d'autre mystère pour arriver à cette sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être et de ne pas lâcher prise que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine. »

Louis-Claude de Saint-Martin s'efforçait donc de contempler en lui des signes de présence divine.

« Ce centre profond ne produit lui-même aucune forme physique (visible), ce qui m'a fait dire dans l'Homme de Désir que l'amour intime n'avait point de forme et qu'ainsi nul homme n'avait jamais vu Dieu... Ce que j'ai eu par ce centre se borne à des mouvements intérieurs délicieux et à de bien douces intelligences qui sont parsemées dans mes écrits. »

Joseph de Maistre écrit :

« ... il dépend de l'Homme de désir de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le christianisme transcendantal. Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique sur une base chrétienne. »

Peu avant sa mort, Louis-Claude de Saint-Martin écrivait :

« Toute notre sagesse réside en Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Homme-Dieu ; tout notre travail consiste à nous sanctifier... Je ne dirai jamais à un homme : croyez en moi, mais je lui dirai : croyez en vous, croyez en la grandeur de votre âme. »



Il s'agit, on vient de le voir, d'une quête de la sagesse vers la vérité et la vraie lumière, une exhortation au dépassement de soi. C'est une théosophie de l'action à usage interne, une morale chrétienne, une ascèse morale, difficile mais à la mesure de l'homme par la pratique d'une voie individuelle, lente, progressive et cachée. Un humanisme transcendantal, exigeant et noble, dont l'expression incantatoire et lyrique, nourrie d'images pures et lapidaires, inspirées, illuminées par la foi, imprégna un bon nombre de penseurs ou écrivains contemporains de Saint-Martin (Étienne Pivert de Sénancour, Joseph de Maistre) ou postérieurs à lui (Balzac, Saint-Simon, Charles Fourier).

La seule prétention de Louis-Claude de Saint-Martin à travers « ces faibles fruits des désirs d'un homme simple qui les a aimés », fut, par delà l'écriture dont il douta (!) mais surtout par l'exemple qu'il donna de lui-même, de nous enseigner que « toute faible qu'est la Lumière que l'homme a reçue en naissant, s'il la néglige, il peut la perdre, mais aussi qu'il peut l'accroître beaucoup, et qu'il doit espérer découvrir par Elle la Vérité ».



Par Émile Ferdar

L'article que nous reproduisons ici même a été publié pour la première fois en mars 1955 dans la revue et republié en 1997.

Nombreux sont ceux d'entre vous qui sont intéressés par les rapports qu'Honoré de Balzac entretient avec le martinisme et nous en ont demandé une nouvelle publication.

C'est une tendance de la critique moderne de rechercher, dans les grands faits et près des grands hommes, les influences de causes très efficaces aux temps étudiés et depuis tombés dans l'oubli ou même le discrédit. Ainsi l'on a tenté de voir dans Napoléon 1^{er} l'homme des sociétés secrètes, de la franc-maçonnerie notamment. Des chercheurs plus avisés pourraient étudier en lui l'homme des vehmes mystiques...

Balzac, qui se comparait volontiers aux maréchaux de l'Empire, sinon à l'empereur lui-même, a suscité comme le grand capitaine une masse d'études à remplir des bibliothèques spéciales et, naturellement, après s'être repue des petits ou grands côtés vécus en plein jour, de son caractère, la critique a voulu faire connaître ce que, volontairement, l'illustre romancier avait laissé dans l'ombre, sa vie morale ou passionnelle appuyée par des amours idéales ou réelles. Ainsi, a-t-on écrit des « Balzac ignorés » dont très peu d'ailleurs ont élucidé, défini et même signalé de loin la vraie face de cet homme prodigieux.

Nous voudrions, dans cette courte étude, non pas donner un portrait nouveau de Balzac, non pas même étudier dans son œuvre, et cela à fond, la compréhension qu'il avait et le relief qu'il prétendit sculpter du fait martiniste, mais seulement séparer en quelques lignes des autres conceptions métaphysiques ou religieuses qu'il a étudiées à travers son œuvre, la conception, la religion martiniste dont il fut l'un des adeptes.

À ce propos, signalons aux chercheurs que le possesseur des archives martinistes détient sur Balzac des documents fort intéressants, qu'un jour sans doute il fera connaître dans la limite autorisée, et tirons de cette espérance

des raisons, des excuses à notre désir de laisser de côté dans cette étude tout ce qui est de l'homme, tout ce qui ne fut réellement rien, pour ne nous attacher qu'à un exposé de l'idée martiniste telle qu'elle ressort des passages écrits où Balzac en a fait la dominante de faits et des personnages imaginaires de quelques-uns de ses romans.

Tout d'abord, il est à noter que, dans l'œuvre de Balzac, la puissance mise par l'invisible au service d'un homme, ou tout au moins à sa disposition, n'est presque jamais employée que pour des buts aimables et même chevaleresques. Elle améliore les bons, demeurés incrédules ou même matérialistes, elle marie les amoureux sincères empêchés par des obstacles de famille ou de fortune, et, par de justes représailles, elle punit ou réprime les perfidies dirigées contre ceux qu'elle protège. Les adeptes du martinisme ou du swedenborgisme sont régulièrement, essentiellement, dans Balzac, des hommes droits, savants, purs et souvent solitaires. C'est un rôle que d'ailleurs Balzac assigne dans toute son œuvre aux apôtres vrais des religions ou des fraternités nées du christianisme, encore que les prêtres fourbes, calculateurs mondains, soient nombreux parmi les personnages de la Comédie humaine. On sait que le catholicisme intégral, et même romain, demeure pour Balzac la loi exotérique nécessaire, inévitable et suffisante de toutes sociétés ou de toutes vies individuelles. Ceux qui en sont consciemment écartés par des études positivistes s'y agrègent par le côté moral de leurs actes.

Certains types de Balzac, comme son curé de village, Véronique Sauriat, le médecin de campagne, catholiques pratiquants ou simplement philanthropes, sont modelés cérébralement sur le type de l'honnête homme catholique. Ces personnages sont exempts de passions, soit dès l'origine, soit par des deuils successifs où leur âme s'est épurée et tournée vers l'immatériel. À première vue, on serait tenté de les considérer comme les enfants de prédilection du romancier, les types supérieurs de l'humanité qu'il a conçue.

Et pourtant il nous semble, à plus approfondir l'âme de Balzac à travers ses œuvres, que les romans où il a le plus versé d'émotivité, ou qu'il a placés, par leurs dédicaces, sous l'invocation de ses plus chères affections, sont ceux où le martinisme, considéré comme règle morale et comme foi vivante, soutient, pénètre, explique et dirige les actions des principaux personnages.

Ainsi en est-il de Seraphitus-Seraphita, du Lys dans la vallée, de Louis Lambert, d'Ursule Mirouet...

En écrivant ces lignes, nous n'oublions pas tout ce que le martinisme et le swedenborgisme ont de commun tant du point de vue doctrinal que du point de vue pratique. Et d'ailleurs Balzac accole souvent les noms des deux mystiques, soit dans le catalogue des œuvres dont il fait les éducatrices intellectuelles de ses héros, soit dans les invocations continues et nécessaires que font, à ces-deux maîtres, les initiés que Balzac sème ça et là, laïques ou même religieux, à travers son œuvre comme autant de dieux bienfaisants.

Mais il nous apparaît encore que Balzac se représente et figure dans son œuvre les swedenborgiens plutôt comme des mystiques et des métaphysiciens, fervents des altitudes, au lieu qu'il pose ses initiés de l'ordre martiniste comme autant de cœurs charitables, d'orants toujours exaucés, d'initiés pratiquants et très plongés dans l'effort social.

Ainsi, *Seraphitus*, l'œuvre suprême de Balzac, nous semble plus représentative de la métaphysique swedenborgienne que de la morale martiniste, encore que le martinisme s'y accuse en traits précis, reconnaissables aux avertis, et que les œuvres de Saint-Martin contiennent les vérités que personifie et intègre Seraphitus-Seraphita. Mais cette œuvre est un sommet qui ne doit pas être considéré hors de la chaîne.

La nécessaire pénétration, l'enchevêtrement providentiellement décrété des unités et des binômes, pour arriver à la formation statique des ternaires, sont écrits dans le drame social de Seraphitus-Seraphita comme au long de l'affreux martyr, si sottement et si humainement conté par Félix de Vandenesse, de sa maîtresse idéale et pourtant très passionnée, madame de Mortsauf (*le Lys dans la vallée*).

Au surplus, il est certain que ni Saint-Martin, ni Swedenborg n'ont institué de règles absolument originales d'ascétisme ou de conduite pratique. Ils se réclament du Christ évangélique, médiatement à travers la série mystique des ésotéristes connus ou inconnus, et l'étude que nous désirons esquisser de l'idée et du fait martinistes dans Balzac n'a pas à se préoccuper de la préexistence du mysticisme martiniste à la personnalité du Philosophe Inconnu même.

Il importe seulement d'indiquer le rôle social, humanitaire, nous devrions plutôt dire hominal, que Balzac assigne à la théorie d'une initiée du martinisme. Pour faciliter, à ceux qui la voudraient poursuivre, cette excursion à travers les pensées les plus secrètes de Balzac, par les sommets les moins accessibles, les plus volontairement nuageux de son œuvre, rappelons, en quelques traits schématiques, la donnée du roman que nous citons plus haut comme la figuration allégorique la plus spéciale de l'idée martiniste dans l'œuvre de Balzac.

Madame de Mortsauf, mariée jeune par sa famille à une manière de vieux loup gentil et fort éclopé par la vie, mais que son dévouement instinctif à la monarchie rendit sympathique aux parents de la jeune femme, vit en province, sur les domaines du ménage, avec ses deux enfants malades, d'une existence campagnarde et monotone que rompent seuls, et très mal à propos, d'ailleurs, les accès croissants d'hypocondrie auxquels est sujet monsieur de Mortsauf. Précisons que madame de Mortsauf, catholique pratiquante et martiniste avouée, de par le chagrin que lui cause sans cesse l'état maladif de ses deux enfants, se refuse à continuer l'état conjugal et contraint son mari, très près de la nature, et fort mécontent de cela, à réduire sa fièvre amoureuse pour un labeur continu de gentleman farmer, équitation, marche, discussions d'intérêts, etc., etc.

Survient un jeune homme, Félix de Vandenesse, qui n'a jamais connu de femme et que des événements insèrent dans le livre de ménage des Mortsauf, au point qu'il fait la partie de trictrac avec le mari, courtoisement mais passionnément la châtelaine et se fait aimer des enfants et de toute la maison.

L'amour naît entre Vandenesse et madame de Mortsauf ; il est déclaré par l'un à l'autre, mais mis en pénitence et sevré de toutes joies illicites reculées à une date que ni l'un ni l'autre des amants ne veut de sang-froid envisager, et qui est la mort de monsieur de Mortsauf. Celui-ci tombe malade, mais sa femme et son ami le soignent avec un tel dévouement qu'il en réchappe... Ceci est la première partie du roman et forme la première hypothèse sociale et morale dont l'idée, la clé martiniste donnent une solution. Les rêves de Vandenesse se ressentent de l'étrange continence de sa vie et, dans ce plan ombreux du subjectif extériorisé, Balzac trace, avec la maîtrise d'un psycho-

logue de premier ordre, le déroulement consenti et soutenu de la vie subliminale des êtres malheureux de par la volonté rigoureuse de demeurer dignes de l'estime et maîtres de leurs rôles mondains. Beaucoup de femmes, moins sévèrement catholiques que madame de Mortsauf, auraient probablement employé à l'égard d'un tel mari le truc, si l'on peut dire, de la servante concubine que les légendes patriarcales ont fait connaître. Madame de Mortsauf ne saurait, ou tout au moins n'avoue pas, dans Balzac, songer à ce remède. Son mari, qui paraît fort penaud, étant loup, d'avoir épousé cette lionne, crie, injurie, se lamente, fait souffrir, prétend à la mort et vit tant qu'il enterra sa femme. Quant à Vandenesse, qui a lu Brantôme, certes, mais tient à conserver la rigidité de ses fibres morales, il évolue à travers ce drame avec l'aisance d'un collégien, sans rien soupçonner ni vouloir connaître.

Aussi, madame de Mortsauf l'expédie-t-elle à Paris où des protections lui procurent un poste de confiance auprès du roi Louis XVIII. Désormais, Vandenesse est un personnage : il sera riche et influent, donc libre. Il attire l'attention de lady Dudley, femme excentrique et passionnée, dont il devient l'amant heureux de par les vertus de madame de Mortsauf, qu'il compromet à plaisir, et dont l'âme où il se réfugie lui sert d'église contre les serres d'acier de sa maîtresse. Lady Dudley veut vaincre ce fat inconscient et en faire vivant un holocauste au dieu Femme... Pour certaines femmes, l'amour est le plus sûr mode d'assassinat, et c'est pourquoi lady Dudley se livre à Vandenesse.

Il advient que madame de Mortsauf, Vandenesse et lady Dudley se rencontrent, mais cette entrevue, désirée par madame de Mortsauf, ne lui procure qu'une injure de la farouche Anglaise, injure dont Vandenesse tâche de tirer vengeance, mais qui blesse mortellement le pauvre « lys de la vallée ». Et, désormais, le lys n'épanchera plus sur le papier et dans ses confessions intimes le parfum délicat et incompris de son pur calice déchiré.

Madame de Mortsauf meurt d'inanition ; son fol mari lui survit, ce qui justifie le traitement que lui avait imposé sa femme, en dépit de la signification pénale de cette mort choisie par Balzac pour son héroïne. Vandenesse est chassé de la maison mortuaire par la fille de sa maîtresse décédée, malgré le désir de la morte qu'un mariage unisse un jour Félix et l'enfant. Mais en la jeune fille domine seule la rancœur des tourments suscités à sa mère par cet amant imbécile, qui n'a voulu ni pu rien deviner, rien oser, rien perdre.

Chacun se rappelle l'émouvant récit de la mort de madame de Mortsauf, sa confession publique et le pardon qu'elle demande, un peu vainement sans doute, à son mari, qui à cette heure comprend que les mêmes formes charnelles peuvent vêtir des cœurs bien différents, et qu'accepter des mains d'un père une fiancée aussi ignorante et soumise peut être un crime aussi certain que le viol le plus illégalement conditionné.

Par un devoir d'analyste soucieux de la couleur historique, Balzac entoure des formules et des chants romains le passage dans l'au-delà de la martiniste Blanche de Mortsauf, mais il est évident par tous ses actes que l'héroïne est plus une mystique pure qu'une croyante soumise à la religion romaine.

Elle fait, pendant sa vie, un usage continu, et d'ailleurs peu nécessaire, du don de clairvoyance qu'elle possède depuis son enfance. Elle cite Saint-Martin et se réclame de lui avec l'autorisation de son premier confesseur, un martiniste, et on peut affirmer que sa soumission aux rites catholiques, à la foi romaine, est un servage consenti plus par hérédité et devoir de classe que par un acquiescement de la conscience. Cette conscience, elle la soulage par l'offre à son amant de tout ce qu'elle n'a pas lié par le serment conjugal, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas strictement son être physique, son état mondain.

Elle donnerait plus, car elle sait que qui veut sauver sa vie la perdra, elle offre tout, même en une heure douloureuse où ce servage lui paraît odieux et satanique. Il est trop tard. L'amant imbécile a fui, incapable du sacrifice qui eût libéré sa maîtresse et consolé le mari. Plus tard, alors que la pauvre délaissée a orienté son âme errante vers un autre pôle de l'amour, Vandenesse, né sot, défigure le plan rose conçu par ses deux maîtresses, mais dont l'aveu et la réalisation ne peuvent que suivre et justifier l'audace d'un amant fort.

Éperdue, l'âme errante troublée de la pauvre Mortsauf se rattache aux ficelles mondaines et rêve d'une incarnation légitime et posthume dans le flux vital qu'elle essaie de déterminer par l'union caressée de sa fille et de Félix de Vandenesse.

Tout échoue... Le roman s'achève comme la forme de la sirène, *in piscem...* mais s'il n'est pas complètement décrit dans *Le lys dans la vallée*, le calvaire de l'âme initiée se relie et, cette fois, reçoit une récompense définitive dans l'immortelle et radieuse transfiguration de Seraphitus-Seraphita.

Qu'ainsi soit de toutes les âmes qui ont souffert assez sur cette terre pour désirer de n'y pas revenir, et réelle ou imaginaire, qu'il en soit ainsi de l'âme totale de Blanche de Mortsauf qui savait, voulut faire connaître et selon la loi, mourut, tuée par celui qu'elle avait désiré initier. Balzac ne formule pas cet amen, mais il est logique de le déduire de ses œuvres.

Pour conclure, d'ailleurs, de façon plus explicite et plus strictement littéraire cette brève étude, Balzac, fils d'une mère mystique et même martiniste, a conçu de cette paternité initiatique qu'il avait fréquentée une idée respectueuse, fervente, qui le porte à faire des maîtres de ce royaume idéal les réels et douloureux représentants en ce monde de cet Invisible miséricordieux et ardent, où l'amour n'est pas seulement un désir. Sans fuir les joies divines, l'Esprit sait, au surplus, protéger d'abord et suivre partout, en les aidant, les objets souvent ingrats, par ignorance ou par orgueil, de son immense affection née d'une volonté d'Être multiple dans l'unité, une dans la multiplicité... éternelle et vivante.

*La direction, la rédaction et l'administration de la Revue « L'Initiation »
présentent à tous leurs amis et abonnés
leurs meilleurs vœux pour cette nouvelle année.*

*Qu'elle apporte à tous la réalisation de leurs souhaits les plus chers
et que la paix et l'amour résident toujours
en leurs cœurs comme en leurs esprits.*

*Que notre attachement commun à un idéal spirituel ne subisse jamais
la moindre faiblesse
et que le désir le plus pur anime toujours notre action en faveur
de la vérité et de la liberté.*

Par Robert Delafolie



La question du bien et du mal est la plus importante de toutes les questions derrière laquelle il en est pourtant une autre. Le fin fond de la grande question échappe au regard ordinaire. Elle se situe en vérité hors de l'entendement ordinaire humain, c'est l'impuissance de l'intelligence, car à vrai dire, nous ne savons presque rien sur tout.

Nous ne savons même pas si la vie commence quelque part, ni si elle a jamais commencé quelque jour. En tout cas la question du bien et du mal reste entière. Elle semble à vrai dire inaccessible à l'esprit humain, buté et borné par ses incroyances et croyances, par ses incultures et cultures.

C'est ici que la démarche initiatique devrait – je dis bien devrait – entrapercevoir un commencement de lumière, mais le principe est une chose et la pratique une autre. Pour tenter d'y voir clair, et de mieux saisir la pensée humaine, envisageons un instant un détour dans le temps et l'espace.

L'une des hypothèses au temps d'aujourd'hui sur la vie et l'univers est celle du « big-bang ». D'où une première question, posée par Leibniz puis par Heidegger et même Kierkegaard, etc. : « Pourquoi, après le big-bang, y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Mais rien n'empêche d'en poser une autre : « Pourquoi avant le big-bang, y aurait-il eu rien plutôt que quelque chose ? » Et cela que le monde soit ou créé ou manifesté ou émané ou évolué.

Après des millions d'années, nous voici à présent dans le monde « moderne »... « civilisé »... qui parle, prévoit, projette, bâtit, construit, instruit, écrit, édifie.

Prenons un exemple parmi tant d'autres de régions restreintes dans une époque restreinte... un exemple comme un autre, ni plus ni moins. Disons si vous voulez, l'occident récent... occident un peu élargi au nord et au midi, vers le proche, moyen et extrême orient.

Premières ébauches – moins 9000 à 7000 ans... Sumer, Perse, Mésopotamie, Égypte, Grèce... avec les sagesses antiques et mythiques de la Chine et du Japon, de l'Inde et de l'Iran, de la Palestine et de toute la Méditerranée. Puis apparaît le christianisme (du 1^{er} au 3^e siècle) qui se précise du 11^e au 13^e siècle, avec mille courants et forces diverses, adverses, et inverses, incluant tous les possibles sur la Création et le Christ Lui-même, d'où une multitude de courants : théistes ou spiritualistes, panthéistes et rationalistes, athéistes et matérialistes, déistes et dualistes ; ce qui implique par conséquent l'existence des églises, des schismes, des hérésies, des gnoses.

Nous voici au 18^e siècle, avec une Europe qu'on pourrait qualifier de hiérarchique et monarchique, et d'une autre façon, de pontificale, impériale et royale, représentée notamment dans le Saint Empire Romain Germanique et l'Italie du Nord, par les courants des Gibelins, des Guelfes Noirs et des Guelfes Blancs. Voilà qui pourrait expliquer la foule des mouvements contre un ordre déjà ancien, mais aussi des contestations entre les ordres déjà nouveaux.

Alors surgit le siècle des Lumières, avec en France et autour d'elle l'Encyclopédie et ses participants : Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, Condillac, Helvétius, Montesquieu, Beaumarchais. Voltaire et Rousseau qui se situent plutôt à côté, sont pourtant restés les plus célèbres.

À la même époque en Allemagne, c'est le temps des Illuminés. Leurs précurseurs : Wieland, Goethe et Schiller, puis Schelling, Schlegel, Jean-Paul Richter, Lavater, Baader, Hölderlin, Novalis et un bon nombre d'autres...

On peut évoquer des influences et des conséquences parfois inattendues, avec Leibniz, Kant, Fichte, et plus tard Hegel, Engels et Karl Marx, et aussi Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche.

Remarquons d'autre part qu'à l'époque, jésuites et jansénistes, plutôt ennemis entre eux, se retrouvent quasiment alliés contre les « Lumières », pour des raisons multiples, parfois antagonistes :

- 18^e siècle, une espérance enthousiaste et considérable, inouïe, imprécise et hasardeuse aux conséquences ô combien contradictoires.
- 19^e siècle, déchaînement des égoïsmes, du libéralisme capitaliste, mer-

cantile et marchand et des concentrations financières.

- 20^e siècle, création des pires grands états criminels de l'histoire, d'une ampleur totalitaire tyrannique, et infiniment dangereuse.

- 21^e siècle, affrontement dont on ne sait encore rien des conséquences incalculables, entre certaines formes planétaires solidaristes, communautaristes et la pseudo culture technocratique.

Ainsi les plus hautes valeurs de l'esprit humain sont perverties, inversées, utilisées contre elles-mêmes, au nom d'elles-mêmes, telles que liberté, égalité, fraternité du monde nouveau, où charité, déité et dignité du monde ancien... toutes englouties... d'où l'imposture et la caricature du monde moderne, entretenues par la débilite mentale des médias.

Un monde en partie en progrès social, moral, pratique et technique, et simultanément de plus en plus détérioré et catastrophique, voire cataclysmique.

Depuis plus d'un siècle, la planète subit l'alternance aberrante et continue du cercle vicieux des crises économiques et autres, et d'un cycle infernal des contradictions, et du profit... Un monde où l'on prépare la guerre, puis on la fait et on répare les dégâts de la guerre... apparemment, le seul moyen trouvé jusqu'ici, cette triade absurde de l'existence des nations. On peut rappeler cette parole, ancienne de quinze siècles, de saint Augustin, presque simultanément, platonicien, cathare et catholique :

« Le monde est perpétuellement en guerre ; ce qu'on appelle la paix, n'est simplement qu'une trêve. »

Depuis toujours l'homme si peu humain, édifie et réédifie sa propre prison, et remet régulièrement et singulièrement à plus tard sa libération et la libération du monde, dont on ne cesse pourtant jamais de parler.

Et toujours tout recommence... multiforme... la même grande dérive balaie une espérance planétaire, perpétuellement reniée et trahie, par la force, la ruse, la science sans conscience, et la chance ou plutôt la malchance. Continuels ratés et sempiternelles bavures du monde vivant... jungle brutale et sanglante en temps de guerre, banale et rampante en temps de « paix ».

D'où l'angoissante question : comment et pourquoi la même iniquité, le même chaos, apparemment inévitables, malgré les moyens matériels et culturels colossaux du 21^e siècle ? Spectacle lamentable du cours des choses mondaines et humaines, qu'on appelle ordre social, ou moral, ou bien spirituel ou encore culturel et même naturel... faute de mieux !

Voyez-vous, je ne puis m'empêcher de penser à :

- Hamlet confiait à Horatio : « *Décidément, il y a quelque chose de pourri au Royaume de Danemark* » ;
- la *Divine Comédie*, où l'innombrable foule des tièdes se retrouvent dans le vestibule de l'enfer, et les notables dans l'enfer lui-même, enfer que Dante ne peut traverser que grâce à la présence à ses côtés de Virgile, la plus haute Poésie ;
- Don Quichotte, sauvé du monde toujours profane, grâce à sa folie bienfaisante ;
- la Table Ronde, à la Queste du Graal, accomplie par le seul Galaad, dans son sublime effacement ;
- l'Hyperborée et Thulé, où règne le jour éternel, là où les muses sont très proches et voisines, mais seulement voisines ;
- au docteur Faust, instruit un instant par Méphisto à la taverne d'Auerbach, qui s'exclame : « *ça un monde !* » avec un regard méprisant pour les élites en pleines réjouissances ;
- Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Vigny, Byron, Tolstoï, Dostoïevski..., à leurs méditations et contemplations, à leurs cogitations et réflexions, à cette corvée de l'existence et à cet homme qui n'est pas bon car il ignore qu'il l'est ;
- Orphée et à l'*Odyssée*, à l'*Illiade* et à l'*Énéide* ;
- Ibsen dont le *Peer Gynt* « si ordinaire » et assez vulgaire est sauvé par le seul amour de Solveig ;
- Antigone qui sacrifie sa vie à la Vie et l'efficacité au Principe devenant enfin Princesse en devenant mendicante aux côtés de son père.

Comment ne pas être interpellé par ces convergences au sommet de l'intelligence humaine et de l'ampleur de vue... De tant d'autres aussi, tous si différents entre eux, à cause de régions, de religions et de régimes, d'époques et de circonstances si divers et variés.

On perçoit ici, à quel point, les plus hautes lumières de l'histoire et de l'histoire de l'art, se retrouvent alliées avec les fondateurs planétaires historiques des mouvements essentiels de la religion, de la non religion, et de l'anti-religion. Tous le même haut et vaste regard sur le monde et l'homme, sur la vie et l'univers, tous le même rejet de l'honnêteté ordinaire humaine, complice de la pire malhonnêteté, tous un même constat de l'ignorance humaine, de l'analphabète à l'érudit, qui jamais ou presque, n'entend vraiment le cri déchirant de la création du monde vivant, à travers les règnes, à travers les êtres.

Mais il y a autre chose ! Si on réfléchit un peu plus que d'habitude, est-il si normal, est-il si naturel, au fond, que l'humain après tant de pensées, de paroles et d'actions civilisatrices, doive s'agiter pour gagner ce qu'il n'a pas, et garder ce qu'il a : propriété, priorité, notoriété, célébrité, par exemple... Obsédé gagnant ou perdant par la réussite sociale personnelle, pour lui ou les siens, et que par dessus le marché, il y voit le sel de la vie, ou pire encore, le sens de la vie. Acquérir, conquérir, mériter, hériter... une échelle de valeur infantile, si mesquine, si médiocre !

L'homme n'aurait-il encore jamais rien trouvé de mieux, que la vente et achat des êtres et des choses, ou le vedettariat, toujours imbécile, pour ne pas s'ennuyer sur cette terre.

Comment l'esprit ne serait pas empli de stupéfaction, à la vue d'un déroulement aussi pitoyable !

Peut-être est-il alors possible de comprendre pourquoi les assemblées humaines, cultivées ou pas, ressemblent à des cours de récréation dans les écoles maternelles ! Jouets, hochets de la naissance à la mort, dans la plus prosaïque « chosification », une parodie de vie assez grotesque, plutôt anthropophage, où l'homme poursuit une carrière inquiétante de cannibale, finalement ridicule, et s'énerve tout en haut du monde vivant.

Pourtant, depuis l'origine, notre être humain veut bel et bien sortir des ténèbres, mais voilà il y a pièges et mirages, songes et mensonges, prodiges et prestiges... nos propres créations nous égarent.

Essayons un regard initiatique le plus complet possible de la pensée humaine, en recherche et en démarche au cœur de la vie.

Après milliards, millions, et milliers d'années, après mille étapes et toutes hypothèses, survient l'époque néolithique. L'homme devient le commencement de l'homme moderne qu'on connaît : art, culture, agriculture, industrie, commerce, l'homme sédentaire.

C'est le temps du vouloir, du savoir, de l'avoir, du pouvoir. Ce n'est plus l'état sauvage, dont l'humain va s'affranchir, ou du moins il le croit ; il devient enfin civilisé, ou plutôt déguisé en civilisé, le sauvage devient présentable, un barbare d'apparence civile et urbaine.

C'est l'instant d'évoquer la « sortie des ténèbres », dont il est bien possible que l'humain que nous sommes, ne s'en soit dégagé que par une « fausse porte de sortie », préférant dans son inconscience le faux jour de la compétition à la vraie lumière de la compassion.

Il arrive une chose très désagréable, depuis 10 à 30 000 ans ; un enfant mal élevé se prend pour majeur, et le *Sapiens Sapiens* (qui sait qu'il sait), se retrouve *Homo Bellicosus, Economicus, Horribilis*, malgré alerte et alarme permanentes, de la haute et vaste pensée humaine, à travers les lumières de tous horizons, dont l'une d'elles évoque un idéal modèle humain, celui de Philémon et Baucis, de leur divin mariage, cette idylle conjugale qui unit dans un couple exemplaire, deux moitiés du monde, pour le salut du monde, l'époux et l'épouse qui tous deux accueillent n'importe quel nomade ou errant, quidam, tel des dieux ; leur pauvre cabane deviendra le temple des dieux, car les deux pauvres hères qu'ils venaient de recevoir, étaient précisément Zeus et Hermès, en recherche d'humains véritables.

Alors, toute vie est révélée sainte et sacrée, on ne devient bienheureux, qu'en rendant bienheureux.

De telles vues aussi sublimes, on les retrouve chez notre très cher frère, le Chevalier Ramsay.

Dans son fameux discours, il nous parle de la terre entière, comme d'une unique famille, dont tous les membres sont les enfants, considérés avec une

égale dignité morale et matérielle. Il nous parle aussi de l'élite la plus haute, la seule vraie à qui on doit tout, celle qui tourne le dos à toute idée de dominer qui ou quoi que ce soit.

Cette offrande magistrale peut évoquer le jugement dernier d'un Dieu juste et bon, une même « Lumière » donnée à tous, que l'âme humaine, tournée vers l'Eden, reçoit comme le Ciel, et, tournée vers l'ego, reçoit comme l'enfer.

On sait que la barbarie et la sauvagerie qui bouillonnent au fin fond de l'être, de la nature, retiennent et contrecarrent l'élan vers la pure humanité. Mais qu'est-ce que la pure humanité ?

Les rituels spirituels, allégories et cérémonies de nos Ordres, montrent précisément une humanité comme étant la noblesse essentielle. La Maçonnerie antique et mythique, est certes immémoriale, idéale, la Maçonnerie historique et ostensible, elle, est âgée d'environ trois siècles.

Regardons une loge, n'importe quelle loge, il y règne la dignité, la liberté et l'ordre. Ici, la vie est un combat continu contre toute vanité et passion et elle est l'action continue et ordonnée d'une humanité vers la suprême harmonie.

Là, rien ni personne n'est ni important ni insignifiant. En ce lieu, on ne sépare pas, on ne répare pas, on ne compare pas, car par la fraternité transcendante, la nature pure de la franc-maçonnerie règne et témoigne en ces lieux d'une unité qui surpasse tout, qu'elle soit plus ou moins ou pas du tout ressentie. C'est une unité essentielle, cette confrérie des vivants, où les comparaisons n'ont rien à faire, une authentique hiérarchie où chacun est à son poste, où tout poste est également regardé et respecté, une sublime anarchie : harmonie des contraires.

C'est la pure humanité impersonnelle, pas en deçà mais au-delà de la personne humaine, au cœur et au service de toute la Création. La vie en loge règne et témoigne d'un ordre idéal. Ici, le quidam réalise à l'instant la vie individuelle divine ; l'immensité divine est en elle, hors l'engrenage fatal de la nécessité. Nous avons évoqué plus haut les plus sublimes génies de l'humanité, connus ou inconnus. Tous ont deux points communs capitaux qui les réunissent, à travers le temps et l'espace : une imagination et une

intelligence globales sans limite à travers les faiblesses même de leurs héros centraux et chez ceux-ci une priorité absolue du cœur comme valeur suprême, d'où une exemplaire désinvolture qui pourrait paraître laxiste et en est le contraire absolu, car elle est consacrée à l'essence même de la Vie, et non à ses phénomènes. Un genre de trame divine céleste qui traverse le monde terrestre et transcende tout. Ni croire, ni conclure, ni choisir.

En vérité, la maçonnerie est l'utopie. De même que le génie inconnu ou connu, elle ne crée pas comme le talent, mais rappelle l'essentiel. Elle est aussi plus concrète que toute chose concrète, car si elle vise à la fin des temps, elle inclut celle-ci dans l'actuel même, elle ennoblit tout et embellit tout ce qui est et se fait dans l'instant.

Pris dans le tourbillon de la vie apparente, nous n'allons presque jamais au fond des choses : mourir pour renaître, pour renaître tout autre.

Que voit-on ici ? Le meilleur du monde ? Ou le contraire du monde !

Quelque chose de monumental, de vertigineux, paraît échapper à la vue profane, à l'extérieur et à l'intérieur de la franc-maçonnerie ; c'est la priorité absolue de la bienfaisance, sa nature exacte et sa valeur suprême, raison d'être finale et fondamentale de la vie humaine.

Or, la maçonnerie est un ordre, donc un rituel rappel à l'ordre.

Face à tous les « ordres » historiques de la nécessité, la Maçonnerie elle, est l'ordre de la bienfaisance souveraine et suprême, et aussi de la bienveillance, inconditionnelle, universelle, qu'elle soit comprise ou pas par les vues profanes des non maçons et parfois des maçons que nous sommes.

Comme on l'a déjà vu, la bienfaisance maçonnique dissout et dissipe l'importance comme l'insignifiance. Elle unit tout d'un trait ; donner et recevoir sont une seule et unique chose.

Alors tout don moral ou matériel, toute bienfaisance, devient un véritable partage divin, dévoile sa vraie dimension incommensurable ; mêlant toutes hypothèses sur la cause et la fin du monde, de l'humanité, de la vie, de l'univers, elle rappelle un grandiose mystère, l'unicité de donner et recevoir,

car tout est transfiguré quand amour et lumière essentiels découvrent l'infinie profondeur qu'on ne peut nommer, de toute existence à l'insu même des consciences.

La prise de conscience réelle, d'une vie sainte et sacrée, suggère inévitablement une égalité réelle et totale entre les êtres.

On a dit « mystère des deux natures », en tout vivant, en tout maçon expressément ; deux natures presque toujours ignorées par l'esprit profane toujours présent à l'extérieur et menaçant à l'intérieur.

Deux natures :

- la première nature, morale et matérielle, alertée et alarmée, ne peut plus ignorer la foule des déshérités à la naissance, foule majoritaire ou pire encore foule minoritaire, oubliée par nation, nature, race, caste, espace, espèce. Exemples : maladies orphelines, êtres isolés de toute sorte, femmes et enfants abandonnés, tous les handicapés, tout couple uni âgé qu'on sépare pour des raisons morales, sociales, médicales, économiques, etc.
- la deuxième nature : idéale et totale, réelle et éternelle, pourtant partout présente, qui cherche et attend son heure au fin fond de toute étincelle d'existence, de souffrance.

Les exemples cités ici, et tous autres, sont des cas dont on ne peut se défaire à aucun prix sous aucun prétexte, car sans eux il n'y a ni civilisation, ni humanité, mais que caricature et imposture.

Attention ! Ici paraissent des thèmes, des exigences dont on ne ressentira jamais assez l'ampleur, la hauteur, la profondeur ni surtout la véracité intégrale.

Ici est révélée la nature vraie et véritable de la maçonnerie, de la voie élevée d'exception qui est celle de la Bienfaisance et de la Bienveillance maçonniques fondamentales.

C'est tout autre chose qu'un bon mouvement, qu'une série de pensées, paroles et actions louables. Il s'agit là, en fait, de l'expression voulue et vécue d'une intime et totale conviction, dans un monde et un ordre qui concerne la vie et tout ce qui vit.

Ce n'est pas un beau rêve éveillé, mais la condition absolue d'une existence authentique vers la Vraie Vie, vers le réel humain qui, s'il est parfaitement sincère, unit tout dans l'amour et la lumière effectivement universels dans tous domaines, à tous niveaux, en tous instants de l'existence des êtres, en un mot, la convergence quasiment et carrément miraculeuse de chacun et tous, enfin réveillés, en fin de compte ressuscités.

On ne sait jamais vraiment comment définir le civilisé. On peut, on doit, une fois pour toutes proclamer avec notre corps, notre esprit, qu'un être civilisé situe en n'importe quelles circonstances le vital avant tout superflu, le vital, c'est-à-dire la priorité sans conteste de la sûreté, de la santé, de la dignité, de la déité même de tout être, humain et autre, et par-dessus tout, le vrai brûlant et ardent désir du cœur triomphant, valeur suprême dans tous les rapports humains avec le Créateur, la Créature, la Création, avec le Divin, l'Humain, le Vivant.

Nous avons en occident des textes archi concentrés, aussi profond que d'une simplicité vertigineuse :

- L'Évangile de Jean : « *La lumière a lui dans les ténèbres, qui ne l'ont jamais reçue.* »
- Épître de Paul : « *Tout passe, hors l'Amour.* » Évidemment, l'Amour de tout.
- L'Écclésiaste : « *Jamais rien de nouveau sous le soleil, vanité des vanités, tout est vanité.* »
- L'Apocalypse : « *Voici l'Amour et la Lumière du Ciel, que tous se terrent.* »

Et tant d'autres en Occident et en Orient, au Nord et au Sud !, tous nous disent une seule valeur qui surpasse tout, c'est l'Amour. Elle nous révèle que l'existence n'est pas la vie mais l'esquisse de la Vie. D'où une intéressante réflexion : en fin de compte, notre action n'est-elle qu'agitation ? À vrai dire, rien n'est sûr et tout est possible des hypothèses sur la cause et la fin. Mais quelles que soient la cause et la finalité, à dire vrai, cette obsession pour soi de réussite sociale personnelle dont on fait une valeur de premier plan n'est peut-être rien d'autre que le reliquat et le résultat pitoyable de l'aléa des temps des ténèbres.

Peut-être qu'à chaque instant de notre existence aléatoire et arbitraire, la vraie Vie est reniée et trahie en permanence depuis l'origine (espace et temps), par la barbarie et la sauvagerie inhérentes.

En fin de compte, nous tous, vivants/mourants, subissons tous ensemble, quelles qu'en soient les raisons et les causes, l'engrenage fatal d'une prison, notre propre œuvre aux conséquences incalculables.

Nous continuons à croire à tout moment, disposer d'un libre arbitre que nous avons peut être perdu par vanité et avidité, à la racine, à la source et reperdons continuellement par une opération pas très claire :

- Oubli de notre être réel, notre vraie nature ;
- ennui qui en résulte, ne sachant pas ou plus pourquoi et comment nous sommes là ;
- guerres et agressions continues contre ciel et terre, Dieu et Tout et nous-mêmes.

D'où cet acharnement absurde, aberrant à vouloir faire de grandes choses, au lieu de faire grandement les moindres choses.

Mais au delà de nos tourments et anxiétés, il y a le monde et l'ordre de la Maçonnerie, plus exactement l'essence de la maçonnerie, l'imperceptible pressentiment que la vie est authentiquement sainte et sacrée et quelque chose dont on a encore aucune idée.

Vivre libre – vibration indicible – sensation intime et ultime de contemplation immuable, infiniment au-dessus de nos actions paroles et pensées forcément dérisoires.

Là, auprès de la Lumière inouïe du « Pur Amour » qui unit et inclut tout, seule raison d'être de tout, la franc-maçonnerie sans limite conduit sa marche vers l'Unité et l'Éternité, la Vie et l'Univers sublime, si loin, et peut-être plus proche de nous que nous-mêmes.

Sans souci des incroyances et croyances innombrables, des incultures et cultures, voici le quidam divin en quête divine.

Hommage à Papus



**Par Jean-Christophe Cabotte,
Respectable loge Papus**

*En choisissant son nom ésotérique
chez Apollonius de Thyane, Papus nous
a donné un signe... plusieurs signes...
et nous montre un chemin.*

Parce qu'il a choisi son nom chez un philosophe néoplatonicien contemporain du Christ, Papus nous montre l'importance de la tradition, à laquelle il a toujours été attaché. Il nous montre que deux traditions différentes peuvent ainsi se rencontrer et se vivifier l'une l'autre. Il nous montre que la philosophie n'est pas l'ennemie de la foi. Parce qu'Apollonius était aussi un mage et un voyant, Papus inscrit dans la tradition ses propres ouvrages comme *l'ABC illustré d'Occultisme*, la *Science des Mages* ou ses étonnants *Almanachs du Magiste*.

Parce que le livre où il a trouvé ce nom est le *Nuctéméron*, il nous renvoie à la gnose. Nuctéméron (*Nyct-hémérôn*) en grec signifie « la nuit et le jour » ou « le jour éclairé par la nuit », ou encore « la lumière sortant des ténèbres ». Naturellement, cette traduction nous fait penser au prologue de l'Évangile de Jean qui présente plusieurs particularités par rapport aux trois autres évangiles canoniques. Notamment, son Prologue qui ne nous parle pas de Jésus de Nazareth, mais de la création du Monde, de la lutte entre la Lumière et les ténèbres, de l'incarnation du Verbe ; il rend témoignage de la Lumière, annoncée par l'autre Jean, le Baptiste. Le Prologue est un texte éminemment gnostique par sa vision d'un « Principe », d'un Verbe préexistant à la Création et par sa conviction qu'il existe en chacun une parcelle de divinité comme égarée dans la matière (la Lumière luit dans les ténèbres) mais qui ne se confond pas avec elle (et les ténèbres ne l'ont point reçue) et qu'il s'agit là de la vraie vie, distincte de la vie « dans le monde » (et la vie était la Lumière des hommes).

Parce qu'il choisit le nom d'un génie de la première heure, Papus nous replace à l'origine, au point de départ des traditions. Bien sûr, une vision simple nous conduirait à dire « Gérard Encausse était docteur en médecine, il a donc choisi le nom du génie de la médecine »... mais qui ici pourrait dire que Papus était un homme « simple » ?

Hommage à Papus

Écoutons Eliphas Lévi commenter le *Nuctéméron* :

Génies de la première heure	
PAPUS, médecin	SINBUCK, juge
RASPHUIA, nécromant	ZAHUN, génie du scandale
HEIGLOT, génie des neiges	MIZKUM, génie des amulettes
HAVEN, génie de la dignité	

EXPLICATION

Il faut devenir le médecin et le juge de soi-même pour vaincre les maléfices du nécromant. Conjurer et mépriser le génie du scandale, triompher de l'opinion qui glace tous les enthousiasmes et confond toutes choses dans une même froide pâleur comme fait le génie des neiges. Connaître la vertu des signes et enchaîner ainsi le génie des amulettes pour arriver à la dignité du mage. Encore une fois, nous revoici en présence du Mage. Plus précisément, nous voici en présence d'une méthode, d'un programme de travail, qui doit guider tant les Martinistes que les francs-maçons vers leur idéal, avec un guide commun : l'exigence.

Papus nous a laissé, entre autres ouvrages, un petit manuel trop méconnu *Ce que doit savoir un Maître Maçon*. Bien sûr, vous connaissez Papus et ce petit opuscule n'est pas précisément politiquement correct, ce qui lui a valu de n'être jamais reçu dans une des grandes obédiences françaises. C'est son fils, Philippe, qui a fondé la Loge Papus en 1952 à la Grande Loge de France, au Rite Écossais Ancien et Accepté...

Mais les recommandations de Papus dans son ouvrage de 1910 semblent toujours éclairantes : « Répandez donc partout la Lumière que vous avez reçue ; recherchez dans la société profane les intelligences libres, les cœurs élevés, les esprits aventureux qui, fuyant les entraves, la vie facile et les préjugés, recherchent une vie nouvelle et peuvent être des éléments puissants pour la diffusion des idées maçonniques ; apprenez à vous diriger vous-même, à fuir tout sectarisme ; et, si vous combattez les erreurs et les superstitions que les divers sacerdoces imposent à l'humanité encore en enfance, sachez toujours être tolérant, ne devenez pas vous-même un sectaire odieux aux humains. » Papus, le génie de la médecine de la première heure du *Nuctéméron* d'Apollonius de Thyane, représentation de la tradition, nous invite à la transmission de ce que nous avons reçu de nos prédécesseurs. Pensons-y lorsque nous quitterons la Chaîne d'Union tout à l'heure.



Par Maria Lorenzo

Il y a maintenant plus de 30 ans que, sur la demande de Philippe Encausse, Emilio et moi continuons la mise en place de ces Journées Papus qu'il avait instaurées.

Il avait été dit que l'hommage annuel que nous rendions à Papus ne devrait pas se limiter à une exposition exhaustive de son œuvre ou de son message, mais que la personne qui prendrait la parole devrait s'impliquer, en toute honnêteté, afin de nous permettre de partager son rapport personnel à Gérard Encausse. Bien sûr, Philippe ferait aussi partie intégrante de cet hommage. Je m'y suis donc tenue, de la façon la plus honnête possible. Parlons donc de Papus.

J'avais fait sa connaissance quand j'étais adolescente, dans la bibliothèque de mon père. Ceux de ses ouvrages que papa avait pu se procurer, dans les temps obscurs du Généralissime Franco, étaient soigneusement rangés derrière les portes vitrées. Je n'avais le droit que d'en emporter un à la fois dans ma chambre, et encore de temps à autre. Et croyez-moi, c'était déjà beaucoup pour mon cerveau. Papus m'avait émerveillée par son savoir, comme il a émerveillé ceux qui, ayant lu un de ses livres, sollicitent l'entrée dans l'Ordre Martiniste. Aujourd'hui, Papus continue de signifier beaucoup pour moi. Lorsque on me permit de concrétiser mon désir de savoir par l'entrée dans l'Ordre Martiniste, papa était à ce moment-là le Souverain Délégué de l'Ordre pour l'Espagne. J'avais dix-sept ans. Papus m'avait entr'ouvert des portes que j'avais franchies trop vite, trop pressée, sans avoir eu le temps de croire en l'expérience de ceux dont la vie témoigne de leur foi. Par la suite, le mariage et/ou le destin me permit d'approfondir encore le mouvement que Papus avait fondé et de fréquenter de près son fils et sa famille, puisque Philippe, avant de confier les rennes de l'Ordre à Emilio Lorenzo, mon époux, l'avait préparé à cette charge en lui demandant d'effectuer les tâches qu'il avait l'habitude de faire. Lorsque Philippe Encausse quitta la Chambre de Direction de l'Ordre Martiniste, dont il resta Président d'Honneur, il le fit en me demandant d'occuper sa place. Je conserve encore ses lettres.

Mais revenons en Espagne. Quand les frontières s'ouvrirent et que finalement mes parents purent avoir un passeport – ce qui auparavant leur avait été refusé à plusieurs reprises, sans aucune explication – et vinrent pour la première fois passer quelque temps à Paris chez nous, grande fut leur émotion lorsqu'ils furent reçus par Philippe dans l'oratoire de Papus, boulevard du Montparnasse. Maman, qui avait toujours un Papus sur sa table de nuit, y retrouvait ses ouvrages, ses vieux amis. Là, tout parlait de Papus. Par son immense vénération pour ce père trop tôt disparu, Philippe l'avait fait revivre. Il avait consacré toute son énergie, son talent d'écrivain et son temps à faire en sorte que l'œuvre de Papus fût respectée et encore plus largement diffusée de par le monde. Il y réussit. Papus lui aussi avait été très lié à Louis Encausse, son père chimiste, à qui il avait dédié en 1990 un ouvrage médical sur un système mis en place par son père. Voici un extrait de sa dédicace : « *En attendant que l'avenir te rende la justice qui t'est due, laisse-moi, mon cher Père, t'offrir ce résumé de tes efforts, avec la certitude qu'ils seront poursuivis jusqu'au succès mérité.* » On croirait entendre Philippe. Les gènes de la reconnaissance et de l'amour filial se sont transmis pendant trois générations.

Mais revenons à Papus. Papus est surtout connu comme un divulgateur hors pair. Voyez seulement les 260 ouvrages recensés par son fils, Philippe, sans mentionner les innombrables conférences que plusieurs écoles de pensée ou ordres initiatiques ont publiées, les articles d'actualité, les pamphlets pour démasquer les faiseurs de doute dans le domaine de la pataphysique, les écrits sur la médecine hermétique et plus spécialement sur l'homéopathie, ses propositions pour une trousse médicale de diagnostic et d'urgence, sa mise au point d'un brancard destiné à évacuer les blessés sur le front, son *Essai de Physiologie synthétique*, ses *Considérations sur la thérapeutique de la tuberculose*, où il est aussi question des travaux du Dr. Nizier Philippe – Maître Philippe, son guide spirituel –, et des résultats obtenus en utilisant « *Aurum* », l'or métal. Curieusement, il s'agit des mêmes sels d'or que l'on peut trouver actuellement dans les traitements par oligosols... Et ceci en 1898 ! Oui, Papus fut un précurseur, un écrivain prolifique et un apôtre dans le domaine de la morale et de la santé.

Le mouvement que fonda Papus sous l'égide de Louis Claude de Saint-Martin, l'Ordre Martiniste, est ouvert à tous, sans distinction de race, de sexe, de couleur, d'appartenance religieuse ou politique. Les critères qui

avaient régné à l'époque de Saint-Martin ont évolué. Ils étaient des critères de sélection dictés pour les profanes par la morale de l'époque. Ils ne l'étaient pas pour les intimes de Saint-Martin. Aujourd'hui, les moyens de communication et d'information ne cessent de grandir de façon exponentielle. La toile, le net, souris et web, nous invitent à ouvrir cœurs et intellects. Il n'y a pas de matière organisée que nous puissions qualifier de grande ou petite : comme des verres de couleurs différentes, il n'y a que des endroits différents à partir desquels nous regardons l'univers. Mais nous portons tous des lunettes, parce que nous ne sommes pas parfaits. Papus nous avait proposé une nouvelle façon de voir et d'appréhender la Tradition, la libérant des carcans que les hommes avaient fixés suivant les époques auxquelles ils vivaient.

On a dit de lui qu'il avait pris position contre la religion. Ce n'est pas tout à fait exact. Il suivait les traces des rénovateurs de la Renaissance, d'un Giordano Bruno brûlé vif, d'un François d'Assise que Rome vit d'un mauvais œil, s'insurgeant contre les excès de ceux qui s'arrogeaient un pouvoir sur les âmes simples des fidèles. Cela l'irritait. Il lutta pour le retour à une sagesse traditionnelle fondée sur des valeurs morales et, surtout, pour leur application pratique. Enfant de son époque, il espérait beaucoup de la science. Peut-être trop, dirions-nous aujourd'hui. Les religions constituées n'étaient pour lui que des chemins. Rien d'autre que des chemins. Tout en étant profondément chrétien, attaché de tout son cœur et de toute son âme à l'ami de « l'Ami » qu'était Monsieur Philippe, il savait que la religion de l'Esprit est au-delà des formes. Par conséquent, il respectait tout, et donc tous.

Son talent d'orateur, l'acuité de ses attaques bien fondées contre faux mages et faux adeptes lui valurent des ennemis. La mémoire de son ami Papus ayant été attaqué basement dans un journal étranger, F. Ch. Barlet (1838-1921), l'un des occultistes les plus savants et les plus estimés dans le monde spiritualiste de l'époque d'occultisme, avait écrit spécialement au directeur de ce journal en ces termes (ceci en est un extrait) :

« Monsieur et honoré Directeur,

« Voulez-vous permettre à un vieil ami du Dr Papus, qui l'a connu intimement dès sa première jeunesse, de rendre à sa mémoire l'hommage qu'elle reçoit ici et qui lui est dû réellement.

« C'est, comme tout le monde s'est plu à le proclamer, au service de la

France que le Dr. Papus a trouvé la mort.

« Major à l'armée, il avait été récemment démobilisé comme ayant contracté depuis le début de la guerre la tuberculose, en soignant sur le front ses compagnons d'armes. Il était revenu à Paris avec la mission plus simple de surveiller les convalescents en les soignant lui-même.

« Le long défilé à travers Paris de ses funérailles, décernées avec la pompe officielle des honneurs militaires, en dit assez que sa fin prématurée couronnait dignement les dévouements journaliers de sa trop courte carrière.

« Paris, le 21 janvier 1917 »,

F. Ch. Barlet

Papus est passé par l'impétuosité du jeune homme ; transmetteur de traditions, par la fougue de l'occultiste d'une érudition rare, par la vie d'un père de famille, par la disette, par l'extrême solitude, par l'esseulement devant les pauvres trahisons des hommes, et surtout par la confrontation à l'absurdité et la souffrance auxquelles donne naissance toute guerre. Car toute guerre n'est que collision entre les ambitions des puissants et l'impuissance des petits ; les petits, ceux que Maître Philippe aimait, les petits qui sont le substrat de cette France profonde qui nourrit quelques êtres assoiffés d'un pouvoir qui ne durera que quelque temps, cette France qui nourrit ceux qui cherchent un profit fugace avant le bonheur.

Enfant, Papus m'avait enchantée, fascinée. Adulte, il m'avait intriguée. Femme mûre, il fait que je me sente comme un enfant à ses côtés, vivant avec lui cet amour des hommes dont il fit preuve sur le front, ce dévouement envers les malades et les ignorants que nous sommes tous, tout le long de son activité professionnelle et ésotérique, c'est-à-dire de sa vie, car il commença à écrire encore lycéen. Ce qui est extraordinaire chez lui, c'est son expérience de la compassion. Cela venait de son amour pour les petits, les sans argent, les pauvres et les paumés, pour ces hommes douloureux, — tellement jeunes pour la plupart ! —, que l'on envoyait dans des tranchées boueuses, et qui, lorsque le jour de Noël avaient fait taire les fusils comme avaient fait aussi ceux qui se terraient dans les tranchées d'en face, se sont vus réprimandés et punis sévèrement. Ils faisaient tous partie de son amour de Dieu.

Permettez-moi de citer Sédir, son ami et secrétaire, un parmi des fidèles de Maître Philippe : « Papus fut un novateur et un révélateur dans le domaine de l'Idée, son œuvre fut multiple dans le domaine de l'action, et accomplit son Grand Œuvre dans le domaine moral. Tous ceux qui venaient vers Papus s'en retournaient soulagés toujours, et bien souvent guéris parce que ce mystique médecin avait pris à l'avance sur ses épaules, par le moyen d'un ascétisme intérieur constant, une partie de leur fardeau. » Sédir reconnaît là l'initié à l'œuvre dans les trois voies.

Oui, le Dr. Gérard Encausse soignait les malades. Non seulement il ne faisait pas payer les nécessiteux, mais il leur donnait quelques sous pour qu'ils puissent finir le mois, lui qui n'en avait pas beaucoup. Sa famille en souffrit, à sa mort, et ce fut le Dr. Emmanuel Lalande, occultiste hors pair, disciple aussi de Maître Philippe, qui veilla sur Philippe et sur ses études.

Et justement, je voulais aujourd'hui, dans une époque où les guerres, les dissensions et la violence font rage, faire revivre son côté d'homme de bien, d'homme de cœur, d'être de compassion portée à la pratique. Un texte de Gérard Encausse, médecin major avec le grade de capitaine pendant la Guerre de 14-18, m'avait profondément touchée lorsque, jeune fille encore, je l'avais lu. Je ne l'avais jamais oublié. L'ésotériste se doublait donc d'un être humain. Oui, humain jusqu'à en mourir.

Et l'homme de cœur avait souffert comme on souffre devant ce que nous appelons l'injustice, lorsque la mort frappe sans que nous connaissions ses raisons. Le Dr Gérard Encausse, médecin major dans l'Armée dès 1914, s'était porté volontaire pour aller à la guerre. Trop malade, les gaz de ce qui deviendra de nos jours la guerre bactériologique ou chimique l'ayant aussi atteint, il fut retiré du front et rappelé en arrière garde. Avec cette nouvelle destination, il s'exécuta comme tous : il fallait aider à l'effort de guerre, défendre la patrie – pour lui c'était la France –, au prix de milliers de vies d'enfants de tous pays – l'Afrique en paya un lourd tribut – envoyés à la boucherie. Rentré à Paris, le Dr Encausse dut alors monter d'innombrables marches, en allant vérifier si les blessés de guerre étaient à nouveau en état d'aller au front. Pouvez-vous imaginer son état d'âme ? Puis il fut affecté au fort d'Aubervilliers, où étaient fabriqués des gaz toxiques, ce qui n'arrangea en rien sa phtisie.

Sur le front, Papus avait trouvé dans une tranchée le corps d'un jeune Allemand mort sur le champ de bataille qui avait près de sa tête et à hauteur des yeux son livre de prières. Dans Ce que deviennent nos morts, son dernier ouvrage écrit avant sa propre mort, il exprime sa douleur poignante en présence de tant de souffrance, de tant de destruction, de folie et d'intransigeance.

« Pauvre victime de la folie des grands, je te salue et je joins mes prières à celles qui ont illuminé ton Esprit au moment du départ. Sentant la mort venir, tu as bravement préparé ton âme à la séparation physique et, obscur héros, tu as fait appel à Celui qui nous entend tous... Que ton geste soit béni. Qu'importe que tu sois un ennemi de ma Patrie et un envoyé de ces orgueilleux qui ont sacrifié la fleur de leurs hommes à la basse satisfaction de leur ambition.

« Petit grain de sable dans ce choc immense, tu es parti, tu as obéi, et tu es venu te faire broyer physiquement dans une tranchée quelconque, au milieu des champs et près des bois.... Mais ton Esprit, sur lequel aucune force matérielle n'a de prise, a été libéré et s'est élevé glorieux, dans les plans de l'empyrée.

« Dans le cœur de notre Seigneur, il n'y a plus ni amis ni ennemis quand la terrible Mort a passé, il n'y a plus que les Esprits qui se sont sacrifiés pour l'Idéal, et qui ont abouti au terme brusque de leur route terrestre.

« Et le parfum de la prière a sanctifié tes derniers instants. Et j'ai passé et j'ai senti ton esprit calme dans son évolution bien gagnée, et j'ai voulu, moi aussi, joindre mes prières aux tiennes.

« Ennemis d'hier, sachons communier aujourd'hui dans l'idéal supérieur aux querelles humaines.

« Tu as une famille, pauvre petit... Ils pleureront, se souviendront, t'imiteront peut-être. Victime innocente, victime inconnue, je te salue et prie avec toi.

« 19 septembre 1914. »

Son fils Philippe nous rapporte quelques lignes plus loin : « Peu de temps avant la déclaration de guerre, des martinistes allemands étaient venus à Paris pour demander à Papus ce qu'il fallait faire. Servir votre patrie, telle fut sa réponse. »

Le Sergent major Encausse était un homme de cœur. Il avait le sens du devoir, devoir envers sa patrie. Nous faisons partie d'une Europe sur le chemin de l'union. La notion de patrie est en train de s'élargir dans le monde actuellement. Mais la révolte et l'incompréhension sont les mêmes partout à la vue de ces êtres qui, ayant marché sur un bout de métal à moitié enterré dans la terre ont vu une jambe, un bras, un tympan ou une mâchoire emportés par une explosion. Que ce soit en Yougoslavie – à deux heures d'avion de Paris – ou en Birmanie, sur les plateaux du Tibet ou au Darfour, l'humanité est une. Écoute Israël ! *Shema Israel* ! Le Seigneur est ton Dieu, le Seigneur est un. Écoute, petit d'homme, comme aurait dit Rudyard Kipling : Écoute !... et tu seras un homme, mon fils. (*)



« Les voiles tombent comme se dissipent les ombres de la nuit. » Le soleil se lève pour tous, hommes et femmes pareils. « *Sachons communier aujourd'hui dans l'idéal supérieur aux querelles humaines.* » Papus disait cela en 1915. Presque un siècle après, en 2007, son exhortation est la même. Son actualité aussi. C'est le message que cet homme de bien voulut faire passer. Répondons-lui main dans la main mes amis, mes compagnes, mes compagnons de route.

(*) Allusion à la dernière phrase du poème de notre Frère maçon, Rudyard Kipling : « Si... »

Par Pierre Guérande



À propos de Papus et de son engagement en 1914 au service de sa patrie, a été évoquée la Grande Guerre, celle de 14/18.

Un ami belge nous avait adressé il y a quelques temps un témoignage émouvant, une tranche de vie des gens simples. Nous avons pensé que ce témoignage pouvait trouver sa place dans ce contexte.

On se figure mal le tort moral que la guerre fait aux enfants : le seul âge où l'on puisse avoir le sentiment que la vie durera toujours et qu'elle sera forcément belle, le voilà gâché, piétiné, anéanti par l'intrusion de la séparation, de la cruauté, de la mort.

Ainsi donc, voilà que des grandes personnes ont pris le risque d'appeler à la vie des enfants en un monde où, plus qu'en aucun autre temps, la loi de la haine est la plus forte, ou du moins la plus présente, et qu'ils ne peuvent s'y soustraire. Quels parents dignes de ce nom ont bien pu ratifier pareil engagement, auquel l'enfant n'a pris lui-même aucune part ?

Il ne leur reste, aux parents, qu'à redoubler d'amour, mais en pareil contexte leurs propres potentialités sont elles-mêmes bien menacées... Il ne leur reste, aux enfants, qu'à tenter de comprendre l'incompréhensible et de chercher, dans leur propre monde, une tendresse qui semble pourtant se dérober inexorablement.

Un rôle primordial revient alors aux autres enfants, certes, mais aussi aux animaux qui, quoi qu'il arrive, gardent intacte une capacité d'amour qu'un bergsonien pourrait peut-être appeler une « donnée immédiate de la conscience » : démesurément intacte, pour si peu de conscience.

Nous sommes en Flandre, en pleine guerre de 14-18 : à Ruysede vit une famille nombreuse – ô combien ! – puisqu'elle totalisera quelque jour seize enfants ! La belle affaire ! N'a-t-on pas connu la famille Bach, la famille Pleyel (tiens, tous des musiciens !) mais, dans ces deux cas, il y avait eu deux mamans successives, alors qu'ici...

Or, il y a une explication bien humaine à cette famille si nombreuse : juste avant la guerre, les ascendants, les frères et sœurs ont choisi de partir pour le Nouveau Monde, en fait le Minnesota où, au dire des voyageurs, plusieurs villages garderont longtemps une ambiance toute flamandaise.

Seul Auguste, le dernier fils, est demeuré au pays, le temps d'achever un service militaire auquel l'a contraint le tirage d'un malencontreux numéro : il faut un fils par famille, de toute façon ! Durant les longs mois de conscription, il a réussi à rencontrer une charmante fille – unique – du coin, laquelle a décrété qu'elle ne vivrait jamais outre-Atlantique. Après mûre réflexion – Dame ! Il n'allait plus revoir ses père et mère ni sa fratrie entière ! – ce seul fils resté au bercail se décide à opter pour l'amour de sa belle mais à la condition expresse, lui dit-il, de reconstituer une grande famille, sur le modèle de celle émigrée : parole tenue, puisqu'ils seront quelque jour seize autour de la table familiale et que la pauvre mère n'en finit plus de couper sur sa poitrine les tranches de pain pour sa bruyante marmaille, surtout les jours d'hiver cinglant ou de travail au champ sous la canicule. Or, depuis la guerre, même cet élémentaire plaisir est compromis car la disette règne jusque dans les métairies censées être le grenier à grain du bon peuple

Or donc, à la ferme familiale (tout le monde est encore fermier, à cette époque), les enfants sont élevés à la rude : les chambres, les lits mêmes servent à plusieurs et il y fait passablement froid : les parents ont presque le beau rôle, puisqu'ils dorment dans un de ces lits-armoire fermés par une courtine, discrète pour l'amour – encore que ... – mais surtout douillette pour la chaleur, tandis que les enfants ne peuvent compter que sur une promiscuité toute médiévale, celle des frères, celle des sœurs – les sexes strictement séparés dès le plus jeune âge – pour arriver à se réchauffer un peu. Mais dès qu'on saute sur ses pieds, l'hiver, le froid vous grimpe jusqu'aux omoplates et dans le cou.

La journée, chacun a sa tâche et les aînés se chargent des plus jeunes, ce qui leur vaudra plus tard une bien compréhensible tendance au célibat, consacré ou non, le mariage étant vécu comme une inexorable usine à nourrissons : de plus, il n'a vraiment pas la cote, lui qui entraîne une coupable dispersion du patrimoine... L'école n'est fréquentée que jusqu'à un âge

encore tendre, mais on y apprend de robustes notions qu'on n'oubliera plus jamais : tiens ! le français par exemple, qu'on ne parle que dans les milieux aisés, mais qu'on apprend sur commande lors de visites de cousins du Sud. L'anglais est, lui, totalement ignoré, bien qu'il eût été utile lors des retours de la tante américaine, en fait bien flamandaise puisque émigrée de date récente.

Les jeunes font cependant, en de rares occasions de scolarité laborieusement conquise, l'apprentissage de quelques mots de français. Or, depuis quelques jours, la motivation est bien présente : il s'agira d'accueillir dignement des « poilus » libérateurs qui s'annoncent et dont on a déjà largement décrit les manières et l'uniforme, histoire de ne pas les confondre, évidemment, avec les « méchants » occupants allemands que beaucoup continuent à appeler « prussiens », rapport à 1870.

Mais, à l'égard de ces libérateurs tant attendus, le mot nouvellement à l'honneur est « bienvenue ! » et l'on se risque, dans les rangs du clergé, des professeurs et des parents, à se montrer plus démonstratif qu'à l'accoutumée envers ces soldats, braves parmi les braves, car les marques d'affection sont, de tradition dans ces villages, assez retenues.

De petits drapeaux tricolores – alignant cette fois le bleu, le blanc et le rouge – apprennent aux petits que d'autres couleurs nationales existent que les noir, jaune, rouge de leur propre pays et l'on entrevoit un début d'association entre ces drapelets et la langue de France, entre « bienvenue » et cette chanson martiale au titre imprononçable, la Marseillaise, qu'on s'est promis d'entonner à gorge déployée quand le moment tant attendu serait là.

En prévision de ce jour qui ne saurait être que merveilleux, on se languit dans la ferme et les étables qui, malgré la guerre, sentent leur pleine odeur de lait et de fadeur douillette : nourrir les animaux, balayer la cour ou dégager la fosse à purin, tout cela devient soudainement plus aisé, plus supportable : on LES attend !

Et le jour fameux arrive enfin, où les militaires casqués se pressent en progressant le long des bas-côtés des allées bordées de saules têtards phocomèles, presque perpétuellement les pieds dans l'eau grâce aux petits canaux d'irrigation qui jalonnent astucieusement les champs. Et c'est le délire, bien évidemment, quand on apprend que les soldats bivouaqueront

un soir, peut-être deux ou trois, dans les dépendances de la ferme. La mère de famille pousse un peu sa marmaille pour réserver à ses hôtes un coin de chaleur autour du vieux poêle de Louvain sous lequel elle entasse également une nichée de petits cochons prématurés, histoire de les disputer aux éléments naturels trop rigoureux et de suppléer aux efforts trop compromis de la truie épuisée par les naissances multiples.

Mais les soldats qui se relayent ainsi autour du foyer, parlant avec force gestes et expressions plus universels les uns que les autres, emmènent aussi avec eux une mascotte, un jeune fox blanc – Clovis – au pedigree douteux mais follement amiteux, lequel ne lésine pas sur les marques d'affection les plus débridées, pour la plus grande joie des enfants, uniquement habitués aux grognements de leur vieux chien de garde, rauque de toute une carrière de vigilants aboiements. Le chien visiteur est, en retour, débordé par les marques d'amour à prodiguer et, avec le consentement de son maître, un juvénile caporal, s'endort sur la couche des juniors de la maisonnée.

Un vent de paradis souffle, ce soir-là, en dépit de cette bise d'enfer d'un hiver deux fois hostile, sur la chaumière aux larges murs protecteurs. Or pour les tout petits, seules les réjouissances comptent, par la présence d'un ami à quatre pattes insoumis et batifoleur.

Il faudra s'arracher à cette parenthèse de charme durant laquelle les Français ont apporté, avec le panache de l'uniforme, cette sensation d'estime et d'apaisement nés d'une armée alliée et bienveillante, et puis cette courte veillée en présence d'un capitaine en qui se reconnaissent toute l'autorité et l'aisance oubliées depuis qu'une autre armée, grise et arrogante, a figé le pays.

À la nuit tombante, le petit caporal a traduit pour les aînés des enfants les ordres du chef en exhibant un calendrier de poche sur lequel il a pointé la date du lendemain et, se reportant à une montre jaunie glissée dans son gousset, esquissé des gestes signifiant « partir » : enfin, tandis que son commandant salue protocolairement le chef de famille, le jeune gradé autorise une dernière volée de caresses à son chien. Demain, bien avant le lever du soleil et de la famille, ils seront tous bien loin.

Les nouvelles de l'armée belge et des alliés ne furent pas exaltantes, dans

les heures qui suivirent : elles parvenaient, de plus, au compte-goutte, venues de Dixmude ou de la côte – qu'on ne connaît guère –, le temps de s'étirer d'une mairie à l'autre, d'une ferme à la suivante, à la faveur d'une visite du champêtre ou d'un rare vétérinaire, quand ce n'est pas celle, bien plus redoutée, d'un gradé venu annoncer le décès d'un fermier parti au front : on crut même entendre les échos de la bataille engagée à des kilomètres de la métairie de Ruysede, le temps de se rendre compte qu'on s'était laissé abuser par l'imagination portée au rouge comme les instruments du maréchal-ferrant.

Il reste que le va-et-vient d'ambulances devint un témoignage irréfutable de la rudesse des combats. Leur retraite vers les bases à l'arrière du front n'échappait à personne et on eut tôt fait de rapporter aux voisins leur nombre et leur vitesse « foudroyante » : on racontait aussi que leur redoutable bruit de moteur et la direction qu'elles avaient prises indiquaient clairement les mouvements et les localisations des troupes en présence, mais c'était tant pour partager les émotions que pour exorciser la peur au ventre qui se révélait, curieusement, plus contagieuse si on la gardait pour soi seul. On savait aussi que toutes les infirmières étaient réquisitionnées en certaines villes et que des religieuses avaient été appelées en renfort. La Reine elle-même, disait-on, déployait son savoir-faire d'infirmière au service des blessés.

Peur, angoisse, catatonie, les mots disent peu sur la réalité vécue : c'est que chacun connaissait un militaire – mari, fiancé, fils, frère, cousin, voisin – mais qu'en plus, on ne pouvait plus détacher sa pensée de ces sauveurs qu'on venait d'héberger une nuit sous son toit, le temps de les accueillir et, si vite, de les aimer : on cachait tant bien que mal aux plus jeunes cette vérité taraudante qui faisait si mal, mais eux aussi comprenaient à mille détails que l'inquiétude était à son comble.

C'est peu avant le dimanche où l'on avait décidé de prier ensemble pour les soldats du front, que l'on vit arriver, hors d'haleine et amaigri, depuis le fond de la drève où les saules montaient comme une garde d'honneur, un petit chien blanc tout maculé de boue et silencieux, courant droit devant soi, comme marqué par un souvenir fixe, et ignorant tout des cris de bienvenue que lui adressaient déjà, de leur voix soudain ranimée, les benjamins de la famille.

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (4^e partie)



Par Denise Bonhomme

*Considérée dans son ensemble,
l'allégorie est une communauté
d'êtres humains fictifs qui évoquent
certaines généralisations et
personnifient certaines réalités.*

L'ensemble de la formule Raison, Sagesse ou Science + Bonté définit l'heureux « mariage » de Science et d'Éthique que célèbrent souvent les « contrebandiers » littéraires. Le vieux roi s'explique ainsi :

« Si j'ordonnais, disait-il couramment, si j'ordonnais à un général de se changer en oiseau de mer, et si le général n'obéissait pas, ce ne serait pas la faute du général. Ce serait ma faute. »

Le monarque à la fois éclairé et absolu est diamétralement opposé à la tradition judéo-chrétienne allégorisée dans *Zadig* par l'équipe Jehovah-Missouf-Itobad. Saint-Exupéry pensait peut-être au passage de ce roman cité plus haut lorsqu'il écrit le Chapitre X du *Petit Prince*. Il serait inconcevable pour le vieux roi d'ordonner à un chef de mages âgé et goutteux de danser devant lui... ou ailleurs, de commander à un grand écuyer de faire une tourte de confitures ou de donner la charge de chancelier à un page. Bref, le vieux roi du Chapitre X évoque au moyen d'une démonstration par l'absurde les incongruités littérales de la Bible judéo-chrétienne. Il est clair que si l'on peut faire avaler aux fidèles de telles histoires littérales que celle du serpent et de la pomme ou celle de Jonas et de la baleine, on peut leur faire avaler n'importe quoi ; même et surtout l'inacceptable – chose utile pour les politiciens. En somme, le produit de la comparaison de « Missouf » et du vieux roi est la conclusion suivante :

« Sans l'explication ésotérique, le Vieux Testament devient un fatras absurde de contes insensés. – Disons même pire que cela, il doit avoir un rang élevé parmi les livres immoraux. » (Isis Unveiled, p. 413, Vol. 2).

Le vieux roi représente la Loi Universelle incompatible avec le Dieu anthropomorphe de l'Ancien Testament :

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (4^e partie)

« Il n'y a pas de miracle. Tout ce qui arrive est le résultat de la loi, éternelle, immuable, toujours active... » (Isis Unveiled, p. 587, Vol. 2).

Le pilote-narrateur du *Petit Prince* est une allégorie double. Il représente à la fois l'humanité du vingtième siècle et l'humanité de l'avenir. Fier de son avion, c'est-à-dire de la technologie moderne, il est guidé par des considérations pratiques, légitimes mais bornées, telles que l'instinct de conservation. Il manque de patience lorsque le petit prince essaie de se faire écouter. Pourtant, l'être ailé, qui voit toutes choses de très haut, finit par comprendre ce que le petit prince avait cherché. Il devient alors le guide-initiateur qui mène le petit prince au puits sacré.

Le petit prince est lui aussi une allégorie double. Son instinct et son contact inoubliable avec la rose, symbole de vérité, font de lui dès le début du livre la « petite voix » dans le désert qui devra peiner longtemps avant d'être entendue ou comprise. La « petite voix » est celle de l'esprit plus ou moins actif dans chaque être humain (60). Comme le démontre la réaction du petit prince lors de sa première rencontre avec le vieux roi bizarre, le jeune voyageur a beaucoup à apprendre et juge le domaine de son interlocuteur sur l'apparence. De sorte qu'il ne voit rien. Cependant, c'est pour apprendre qu'il a quitté sa petite planète d'origine, symbole des limites de son entendement et de ses intérêts de jeunesse. Comme il le déclare au Chapitre XXI, il a « des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître ». Le « renard » lui révèle de fort beaux secrets : « *L'essentiel est invisible, on ne voit bien qu'avec le cœur.* » Chose « amusante » au sens voltairien du terme, le destin du petit prince est d'être éventuellement ambassadeur du « vieux roi ». Il « apprivoise » le renard. Au lieu de le connaître de manière superficielle, il crée « des liens » intuitifs sur le sujet de son étude. Il crée également des liens « objectifs » en percevant des rapports significatifs entre certains faits relatifs au « renard ». L'allégorie prend donc ici la forme d'un animal. Il y a lieu de se demander si la cible est un être humain, peut-être un des « grands littérateurs » dont parle Marcel Proust. Lequel ? Le renard, être éthéré qui « *ne mange pas de pain* », mentionne la couleur du blé. Est-ce là une allusion au *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire ? On trouve les recommandations suivantes au chapitre intitulé Blé :

60. Isis Unveiled, p. 318, Vol. 2.

« Ne nous cite plus les miracles de saint Amable, dont les gants et le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome. Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, songe dans quel siècle nous vivons. Affaiblis peu à peu toutes les superstitions anciennes, et n'en introduis aucune nouvelle. Si les imbéciles veulent encore du gland, laisse-les en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain. »

Le renard du Petit Prince note que l'on « voit sur Terre toutes sortes de choses ». Voltaire observe au Chapitre VII de *Micromégas* qu'« Il y a plus de choses possibles qu'on ne pense ».

Le Chapitre XXV contient un dialogue suggestif du petit prince et du pilote. Le passage attire l'attention sur les oreilles du « renard » qui sont très longues et ressemblent à des cornes. Les cornes peuvent évoquer le diable et les idées « diaboliques » – du point de vue de l'Église – du Sage de Ferney. Elles peuvent aussi marquer un initié. C'est ainsi que la célèbre statue de Moïse, œuvre de Michel-Ange, représente Moïse muni de cornes. En outre, il suffit de regarder la première aquarelle de Saint-Exupéry qui représente le « renard » pour voir que ses longues oreilles et son museau pointu forment un grand « V » qui peut suggérer le célèbre nom de plume. On note également, près du pied gauche du petit prince, un brin d'herbe en forme de point d'interrogation. C'est ainsi que les « contrebandiers » aiment taquiner le lecteur ! La réponse du petit bonhomme à la critique du dessin, critique injuste à son avis, est la suivante :

« Oh ! Ça ira », dit-il, « les enfants savent ».

Les « enfants » ou « initiés » savent à quoi s'en tenir sur le compte du mystérieux « renard ». Les mots « Ça ira » forment le titre et le refrain d'une chanson cruellement populaire pendant la Terreur. Les idées de Voltaire devaient contribuer largement au climat intellectuel qui finit par amener la Révolution. Bref, Voltaire et le « renard » se ressemblent beaucoup.

Le sujet du Chapitre XXIII du *Petit Prince* est un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif. Cette allégorie transparente fait allusion à la « Dive Bouteille » de Rabelais. Là encore, la recommandation fervente est de « boire » – Trinch! – le même « spiritueux » que celui de la vieille de Candide,

le même que celui du puits caché dans le « désert ». On épargne ainsi cinquante-trois minutes par semaine. Le progrès évolutionnaire vers la perfection est donc accéléré. Que faire du temps économisé ? La réponse est, à peu de chose près, la devise de l'Abbaye de Thélème : « *Fay ce que voudras.* »

« – Pourquoi vendstu ça ? », dit le petit prince.

« – C'est une grosse économie de temps, dit le marchand. Les experts ont fait des calculs. On épargne cinquante-trois minutes par semaine. »

« – Et que fait-on de ces cinquante-trois minutes ? »

« – On en fait ce que l'on veut... »

C'est ainsi que l'allégorie se retrouve sous des formes différentes, à des époques différentes dans les œuvres des écrivains ésotériques français. (Elle se retrouve également dans les œuvres des écrivains ésotériques des autres nations d'Europe et d'Amérique). « *De main en main* », d'un siècle à l'autre, elle sert à passer la lumière, la lampe chère au « marchand de pilules perfectionnées » qui apaisent la soif. La lumière est la même depuis le temps des fabliaux porteurs de la roue karmique jusqu'à notre époque. Elle est de plus en plus importante et de plus en plus nécessaire de nos jours si l'espèce humaine doit survivre.

Les dangers qui menacent notre époque sont dus, en grande partie, à deux théologies rivales dont la confrontation risque de plus en plus de mettre « le feu aux poudres ». L'une s'efforce d'inculquer à ses fidèles une mentalité de moutons aveugles et passifs, facilement « tondus » ou exploités, facilement convaincus de leur culpabilité innée et facilement menés à l'abattoir. C'est la religion chrétienne dont les pontifes et laquais font de leur mieux depuis des siècles pour détruire la Vérité, rose bien-aimée du petit prince. Or, les grandes religions organisées sont des forces politiques mal déguisées. C'est pourquoi, comme l'observe Stendhal, « La politique est une pierre attachée au cou de la littérature des pays occidentaux » (61). D'où la nécessité et l'existence de l'ésotérisme, refuge et messagerie des « grands littérateurs » tels que le « renard » du Petit Prince, écrivains que l'approche de certains pas fait « rentrer sous terre ».

À suivre...

61. Le Rouge et le noir, Deuxième Partie, Ch. XXII.



Yves-Fred Boisset a lu pour vous



Notre dernier numéro était déjà bouclé quand nous avons reçu *Le Grand Manuel de Franc-Maçonnerie*¹ publié sous la direction de Geoffrey d'A. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pu alors qu'en faire l'annonce succincte (voir n° 3/2007, page 237). Cet ouvrage se partage en quatre livres identifiés chacun par un des quatre points cardinaux mais, bien que chacun de ces quatre livres possède en apparence sa personnalité et semble pouvoir se suffire à lui-même, on en arrive prestement à constater que chacun est soli-

daire des trois autres et qu'on ne les imagine pas indépendants. S'il était encore besoin de démontrer le caractère profondément philosophique de l'ordre maçonnique qui est aux antipodes des fantasmes politicards et affairistes qui le cernent encore de ci de là et qui, de nos jours, ne sont plus qu'anecdotes, cet ouvrage répondrait parfaitement aux questions que le public non averti se pose quant au sens des symboles, des rituels et des enseignements non dogmatiques que pratique la très grande majorité des loges. Fondé sur le manuel général de maçonnerie, publié en 1883 par André Tessier, cet ouvrage répond à de nombreuses questions concernant l'univers et le but de la maçonnerie, diffuse les « catéchismes » des différents grades et présente des planches présentées dans leurs loges respectives par des frères érudits. L'ensemble permet de se forger une idée assez juste de la maçonnerie de notre époque, cet ordre initiatique qui, né en Angleterre il y a environ trois siècles, a su évoluer sans perdre de vue ses sources et sans rompre avec ses principes fondamentaux humanistes et spirituels. On pourrait craindre que cet ouvrage divulgue des secrets tant il est vrai que des rituels y sont décrits par le menu et que des mots et gestes de reconnaissance y sont exposés. Cependant, n'oublions jamais que lire un rituel est une chose, le vivre en est une autre et que la seule lecture documentaire d'une cérémonie à caractère initiatique ne peut accorder au lecteur l'initiation qui ne peut s'accomplir que dans le climat propre aux loges. En d'autres termes, l'initiation n'est pas une affaire intellectuelle mais cardiaque² ;

¹ Geoffrey d'A., *Le Grand Manuel de Franc-Maçonnerie*, éd. Initiatis, juin 2007, 586 pages, 45 €.

elle n'agit pas par cérébralité mais par imprégnation. Cet ouvrage peut certes être mis entre toutes les mains et sous tous les yeux, mais peut-être pas dans tous les cœurs.



Dans un genre différent, Irène Mainguy, bien connue de nos lecteurs, nous offre une nouvelle somme avec la *Symbolique des outils et glorification du Métier*³. Bibliothécaire-documentaliste diplômée d'état et responsable de la bibliothèque maçonnique du Grand Orient de France, Irène Mainguy se passionne pour la symbolique et sait nous faire partager sa passion. La maçonnerie dite spéculative et que, personnellement, je préférerais qualifier de philosophique⁴, a récupéré les outils des anciens maçons tailleurs de pierre et bâtis-

seurs dits « opératifs » ce qui, au demeurant, n'implicite pas une quelconque filiation historique entre ces deux branches. Or, on l'aura compris, ces outils ont abandonné leur destination première pour se métamorphoser en symboles spirituels propres à stimuler la réflexion des hommes et des femmes qui ont le privilège de pouvoir les manipuler. On attribue à tort ou à raison à Pythagore l'adage « Dieu géométrise », ce qui revient à penser que l'univers et tout ce qu'il renferme a été conçu selon les plans d'un Grand Architecte. Le maçon découvre ces outils au fur et à mesure de son avancement dans l'Ordre et il comprend vite que ceux-ci ne sont en vérité que les jalons de la route qu'il s'est engagé à suivre au cours de sa carrière initiatique. Irène, ici, étudie tous ces outils pas à pas en en donnant de chacun d'abord une description matérielle puis en étudiant la leçon symbolique dont il est le dépositaire et le véhicule. Le but de l'initiation maçonnique n'étant pas de collectionner des grades en vue d'un pedigree illusoire mais de se transformer mentalement, psychologiquement, spirituellement et, *in fine*, humainement,

² Bien entendu, nous faisons ici un clin d'œil à la « voie cardiaque » de Louis-Claude de Saint-Martin.

³ Irène Mainguy, *Symbolique des outils et glorification du Métier*, éd. Jean-Cyrille Godefroy, septembre 2007, 286 pages, 22 €.

⁴ Le mot de « spéculation » et ses dérivés (dont je n'ignore point l'origine latine) se rapporte de nos jours à des considérations strictement matérialistes (spéculation boursière, par exemple), ce qui est tout à fait étranger à l'esprit initiatique de la franc-maçonnerie.



les outils maçonniques deviennent les moyens de la transmutation intérieure qui s'effectue au fil des échelons gravis dans l'avancement initiatique et qui réside dans la construction de notre temple intérieur. Dans le beau livre d'Irène Mainguy, la géométrie est omniprésente ; n'est-elle point le guide universel qui doit nous accompagner tout au long de notre recherche ? Comme nous le rappelle Irène dans son avant-propos, c'est dès 1410 que le manuscrit Cooke (un des textes fondateurs de la tradition maçonnique) affirmait que « la géométrie est au centre de toute chose ».



Dans ce rayon maçonnique particulièrement fourni en cette fin d'année, nous nous devons aussi d'évoquer à l'intention des chercheurs la réédition du *Thuilleur de l'Écossisme*⁵ publiée sous la direction de Claude Rézat. Ce « Thuilleur » fut publié en 1813 et réédité une première fois en 1821. Il est dû à un certain François Henri Stanislas Delaunay qui vécut à la charnière des 18^e et 19^e siècles. Un « thuilleur » (dans son orthographe originale) et « tuilleur » (dans son orthographe moderne) est un document contenant les mots secrets que tout maçon doit connaître par cœur et donner au frère qui s'assure de son appartenance à l'ordre à l'entrée d'une loge, frère qui, justement, est appelé tuilleur dans certains rites. On en déduira aisément qu'un ouvrage portant cette appellation n'a d'autre destination que celle de collecter les différents mots et gestes de tuilage qui varient selon les grades. Claude Rézat nous présente Delaunay comme un historien des religions pénétré de l'esprit des « Lumières » et de l'encyclopédisme du 18^e siècle. Cet ouvrage très technique n'est pas a priori de nature à intéresser le grand public. Cependant, chacun peut y trouver un système de la génération universelle des êtres lié aux mystères antiques.

Moins technique et plus philosophique, le livre de Alain Pozarnik, sous le titre *De la liberté de l'esprit*⁶, nous invite à quelques réflexions sur la Voie Royale (qui n'est rien d'autre que celle de la franc-maçonnerie). Ancien Grand-Maître de la Grande Loge de France, l'auteur a mis à profit son expé-

⁵ Thuilleur de l'Écossisme, édition critique par Claude Rézat. Dervy, octobre 2007, 630 pages, 23,50 €.

⁶ Alain Pozarnik, De la liberté de l'esprit, Dervy, octobre 2007, 490 pages, 22 €.

rience de l'Ordre maçonnique pour s'interroger sur le devenir de l'homme par les connaissances, la compréhension, la pratique et le rayonnement de l'initiation traditionnelle et notamment celle des francs-maçons. Plaçant, d'entrée de propos, la franc-maçonnerie « au cœur de la Tradition spirituelle », il précise que le franc-maçon est un « homme rationnel en quête de la Lumière, de la Connaissance ou de la Conscience ». Ces hommes sont animés d'un « désir de spiritualité » car ils placent l'esprit au-dessus de tout. Il faut libérer l'humanité « des assujettissements aux religions, aux sciences, aux idéologies ou à l'individualisme forcené ». Pour Alain Pozarnik, « nous devons tous participer à l'évolution silencieuse de notre civilisation ». Abondant dans son sens, nous inclinons à penser que la franc-maçonnerie, dans sa dimension spirituelle, peut jouer un rôle dans l'avenir de l'humanité en proie à des contradictions qui lui occultent la vraie lumière.



Nous n'oublions pas les amateurs d'histoire et nous leur conseillons le petit dernier de André Combes qui nous retrace *Les Trois siècles de la franc-maçonnerie française*⁷. Il est vrai que nous avons déjà lu et présenté de nombreux ouvrages sur ce thème récurrent mais il faut garder à l'esprit que chaque auteur a sa manière propre de relater l'histoire si riche de la franc-maçonnerie. André Combes sait aller à l'essentiel sans se perdre et égarer son lecteur dans des considérations connexes propres à alourdir le propos. Il ne faudrait pas croire que l'histoire de la franc-maçonnerie française est un long fleuve tranquille. Loin s'en faut ! Il a quand même fallu que l'Ordre soit animé d'une flamme exceptionnelle pour qu'il ne sombre pas sous les coups répétés, non seulement de ses adversaires de tous bords, mais de ses membres qui, multipliant les convents, les désaccords, les scissions, ont mille fois failli le tuer. Il tient presque du miracle que cet Ordre ait pu traverser trois siècles mouvementés

⁷ André Combes, Les Trois siècles de la franc-maçonnerie française, Dervy, août 2007, 262 pages, 16,50 €.



pour venir jusqu'à nous et montrer un visage plus radieux que jamais. On peut regretter qu'André Combes ne dirige ses projecteurs à peu près que sur les deux grandes obédiences que sont le Grand Orient et la Grande Loge, ne citant que rapidement les autres organismes maçonniques qui participent tout autant à la vie de l'Ordre et à son avenir.



Mais la franc-maçonnerie n'a pas que des admirateurs. L'antimaçonnerie est une réalité permanente même si elle plus ou moins virulente selon les époques. Dans un volumineux ouvrage fort documenté et étayé de nombreuses citations, Michel Jarrige s'est attaché à étudier *L'antimaçonnerie en France à la Belle Époque*⁹. Avec une remarquable minutie, l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité des personnalités, des mentalités, des structures et des modes d'action des organi-

sations antimaçonniques qui sévirent entre 1899 et 1914. Un seul coup d'œil sur la table des matières de cet ouvrage suffit à nous convaincre du sérieux de cette étude qui traque en ses moindres recoins les tenants de cet antimaçonnerisme aux formes diverses et souvent inattendues. Michel Jarrige date le début de cette croisade antimaçonnique à l'année 1884 quand parut, avec la bénédiction de Monseigneur Fava, évêque de Grenoble, une nouvelle revue mensuelle au titre ronflant et vendeur (précisons-nous) de *La franc-maçonnerie démasquée*. La haine à l'état pur suintait des colonnes de cette publication qui fit pourtant bien des émules. La presse conservatrice de l'époque salua comme il convient ce nouveau confrère et l'encyclique *Humanum genus* du pape Léon XIII promulguée le 20 avril de la même année ne fit que le conforter dans le bien fondé de son action éditoriale. On ne peut cependant nier que, sous la III^e République, de nombreux francs-maçons français adoptèrent une attitude peu conforme à la déontologie spirituelle ; en d'autres termes, beaucoup prévarièrent en se mêlant d'affaires politiques le plus souvent peu reluisantes, ce qui eut pour effet de renforcer l'antimaçonnerisme. Ceci n'est pas une excuse, mais un... regret. Cet ouvrage de Michel Jarrige apporte un éclairage sans précédent à cette tranche d'histoire qui nous semble à la fois lointaine et proche ; ne perdons pas de vue qu'en dépit de

⁹ Michel Jarrige, *L'antimaçonnerie en France à la Belle Époque*, Arché, Milano, 2006, 810 pages.

l'évolution des esprits il y a encore d'incorrigibles antimaçons qui, soit par ignorance, soit par fanatisme, entretiennent des fantasmes d'un autre âge.



Comment ne pas refermer cette recension d'ouvrages consacrés à la franc-maçonnerie sans faire référence à une *Anthologie de la poésie maçonnique et symbolique*⁹ que nous présentent Jean-Luc Maxence et Elisabeth Viel ? La franc-maçonnerie a ses historiens, ses symbolistes, ses philosophes mais elle a aussi ses poètes et chansonniers qui, depuis trois siècles, l'ornent de leur talent. Jean-Luc Maxence et Elisabeth Viel nous en présentent ici deux cents parmi les plus remarquables. Après quelques statistiques et une liste des poètes maçons ou présumés tels et un avant-propos sur la raison d'être d'une pareille anthologie, nous sommes invités à découvrir ces poètes parfois francs-maçons, d'autres fois non, chacun d'entre eux faisant l'objet d'une biographie commentée et de la publication de ses textes. Certains d'entre eux sont bien connus d'un large lectorat, d'autres le sont moins ou pas du tout. D'autres mériteraient plus de célébrité, telle notre amie Marielle-Frédérique Turpaud qui se retrouve ici entre Jean Tourniac et Paul Valéry (alphabet exige) avec un poème sur notre époque.

Antoine Favre est le grand spécialiste incontesté de l'histoire de l'ésotérisme à laquelle il a consacré de nombreux traités qui font autorité. La quatrième édition mise à jour de son essai au titre sobre mais précis de *L'ésotérisme*¹⁰ vient de paraître. Avec la rigueur qu'on lui connaît, l'auteur expose en préalable à son propos les cinq sens de ce mot dont on ne mesure pas toujours la véritable portée avant d'en exposer un sixième qu'il définit comme « un ensemble de courants historiques spécifiques ».

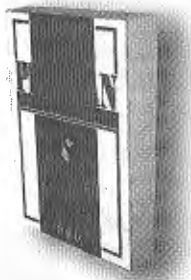


⁹ Jean-Luc Maxence et Elisabeth Viel, *Anthologie de la poésie maçonnique et symbolique*, Dervy, août 2007, 520 pages, 23,50 €.

¹⁰ Antoine Favre, *L'ésotérisme*, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », août 2007.



Traversant deux mille ans d'histoire, Antoine Faivre nous convie à suivre un fil ininterrompu et à examiner les sources antiques et médiévales des courants ésotériques modernes avant d'en visiter successivement les avatars liés à la Renaissance, puis au siècle des Lumières pour arriver enfin à nos temps modernes. Au fil des pages, on croise les personnages marquants qui ont participé au maintien et à l'enrichissement permanent de ce courant mal connu et si souvent raillé ou combattu. Eu égard à la taille modeste des volumes de cette collection, on pourrait être tenté de penser que nous ne sommes invités qu'à un survol de ces multiples courants que l'ésotérisme a pris au fil des temps. Or, détrompons-nous. Il n'en est rien et, bien au contraire, tout ce qu'il est essentiel de savoir sur ce sujet est développé ici avec soin par l'auteur qui excelle dans l'art de marier la concision et l'approfondissement. À tous ceux qui veulent avoir une idée juste et claire de l'ésotérisme (en se gardant des divagations ordinaires qui détournent l'attention du cherchant) nous conseillons vivement la lecture de cet essai incontournable.



Curieux personnage que ce *Péladan*¹¹ qui défraya la chronique à la charnière des 19^e et 20^e siècles et qu'*Arnaud de l'Estoile* nous dépeint d'une plume à la fois rigoureuse et amicale. Extravagant, fantasque, plein de contradictions, Joséphin Péladan eut son heure de célébrité dans la mouvance occultiste dynamisée par Papus dans les années 1890 et suivantes. Membre un temps très court du premier suprême conseil martiniste (fondé par Papus en 1891), il s'en retira par souci de liberté et désir de vivre ses propres expériences. Écrivain, critique d'art, poète, Péladan entretint tout au long des soixante années de son existence l'idée de rapprocher le catholicisme romain dont il était un fidèle défenseur et l'occultisme qui répondait si bien à son goût du mystère. Ses tentatives réitérées à ce propos étaient vouées à l'échec en un temps où l'Église de Rome jetait l'anathème indifféremment sur tout ce qui sentait le... soufre. Ami de Stanislas de Guaita avec qui il avait fondé en 1888 l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix, fondateur deux ans plus tard de la Rose+Croix catholique du Temple et du Graal, créateur en 1892 du premier salon de la Rose+Croix,

¹¹ *Arnaud de l'Estoile*, Péladan, éd. Pardès, collection « Qu'y suis-je ? », mai 2007. 128 pages, 12 €.

Péladan, érudit, publia de nombreux ouvrages, romans, essais et pamphlets qui, s'ils connurent un certain succès lors de leurs parutions, ne passèrent pas à la postérité. Il faut cependant reconnaître que le personnage est attachant et Arnaud de l'Estoile, en nous en dévoilant les différentes facettes, sait le replacer dans le contexte de son époque.

Michel Fromaget est anthropologue et c'est en cette qualité qu'il a examiné avec soin les maux physiques et psychiques qui accablent la société moderne. Il en a déduit tout naturellement que la mise en jachère de la dimension spirituelle serait la véritable cause de cette crise et il détaille le fruit de ses recherches dans un ouvrage qui ouvre de nombreuses pistes de réflexion. Cet ouvrage a pour titre *Modernité et désarroi ou l'Âme privée d'Esprit*¹². Dans notre société actuelle matérialiste, l'homme souffre de son état qui le réduit à la seule fonction consommatrice. Il voudrait retrouver ses véritables racines mais il n'y parvient pas. C'est l'avènement, selon l'auteur, de « l'homme domestique » qui est privé de la fonction spirituelle qui fait partie des composants de sa véritable nature. S'appuyant sur les écrits de quelques penseurs et philosophes contemporains, Michel Fromaget veut montrer que l'homme peut encore retrouver ses sources, réintégrer l'Esprit et rompre avec le désarroi qui est son lot actuel.



Chez le même éditeur, Yves Maris publie le manifeste de *La résurgence cathare*¹³. Selon l'auteur, le christianisme primitif, celui des tout premiers temps de notre ère, fut étouffé et détourné par les dogmes imposés par les conciles successifs dont celui de Nicée (325 après J.-C.) demeure le plus célèbre. On sait que la chasse aux hérétiques fut sans merci et, parmi les victimes de cette persécution, on conserve le souvenir des cathares. Or, notre époque voit ressurgir des courants de pensée

¹² Michel Fromaget, *Modernité et désarroi ou l'Âme privée d'Esprit*, Le Mercure Dauphinois, septembre 2007, 120 pages, 15 €.



longtemps occultés et une nouvelle approche, cette fois scientifique, permet de réhabiliter ces mouvements tombés si longtemps en déshérence à l'exception de quelques rares fidèles qui, au cours des âges, entretenaient pieusement mais discrètement leur souvenir. Héritiers de la pensée manichéenne, les cathares pensaient que le monde appartient au diable et, dans cette optique, Yves Maris écrit que, dans notre monde, « *le mal est premier tandis que le bien ne vient jamais qu'en soulager l'excès* ». Ce manifeste n'a d'autre projet que celui de « *relever cette philosophie* » afin que triomphe le bien dans notre société.

Les revues

Nous avons reçu :

- Le bulletin des *Amitiés spirituelles* (n° 231 et 232) ¹⁴ qui comporte, entre autres, une intéressante étude d'Émile Besson sur l'église primitive.
- *Atlantis* (n° 429 et 430) ¹⁵ qui demande si « *le feu alchimique brûle encore de nos jours* », ce qui nous vaut une série d'études très approfondies sur ce sujet ô combien prisé des ésotériciens.
- *Le Maillon* (n° 99) ¹⁶. La présente livraison de cette revue maçonnique trimestrielle est presque entièrement consacrée à son fondateur Daniel Ribes qui nous a quittés cette année après une existence bien remplie au service de la franc-maçonnerie et de ses membres. Notre revue s'associe au deuil de nos amis du *Maillon* et les assure de sa fraternelle amitié.

¹³ Yves Maris, La résurgence cathare, le manifeste, *Le Mercure Dauphinois*, septembre 2007, 126 pages, 14 €.

¹⁴ Les Amitiés spirituelles, 14, rue Campo-Formio 75013 Paris.

¹⁵ Atlantis, 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes.

¹⁶ Le Maillon, 47, rue La Condamine 75017 Paris.

Amis abonnés,
 merci de souscrire dès à présent votre réabonnement pour 2008
 (modalités et tarifs inchangés par rapport à 2007).
 Vous nous faciliterez la tâche
 Annie Boisset, administrateur

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 30 novembre 2007

1953 - 1 - 4 - 6	1955 - 3	1961 - 3
1962 - 2 - 4	1963 - 1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 3 - 4
1965 - 1 - 4	1966 - 2 - 3 - 4	1967 - 2 - 3/4
1968 - 1 - 2 - 3 - 4	1970 - 1 - 2	1971 - 3
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 1 - 2 - 3 - 4	1974 - 1 - 4
1975 - 1 - 2 - 3	1976 - 1 - 2 - 3 - 4	1977 - 1 - 2 - 3 - 4
1978 - 4	1979 - 1 - 2 - 3 - 4	1980 - 4
1981 - 1 - 4	1982 - 1 - 2 - 3 - 4	1983 - 1 - 3
1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2	1986 - 1 - 2 - 3
1987 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 4	1989 - 1 - 3 - 4
1990 - 2 - 4	1991 - 1 - 2 - 3	1992 - 2 - 3 - 4
1993 - 2 - 4	1996 - 2	1997 - 1 - 3 - 4
1998 - 4	2000 - 2 - 3	2001 - 2 - 3
2002 - 2 - 3 - 4	2003 - 3 - 4	2004 - 2 - 3
2005 - 2 - 3 - 4	2006 - 1 - 3 - 4	2007 - 1 - 2 - 3

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
 À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

SOMMAIRES 2006

N° 1 – Editorial – Au revoir, Jacqueline, par Y.F. Boisset – Une étoile disparaît, par Michel Léger – La Pierre, poème de MF Turpaud dédié à Jacqueline Encausse – Les visiteurs de François, conte de Jacqueline Encausse – Conférence ésotérique de M. le docteur Papus (1^{re} partie) – Le Crocodile et les chants de Maldoror, par Patrick Négrier – Gérard de Nerval, l'éternel féminin, par Dominique Dubois – Le Temple, par *** – Le Clerge, poème de Carl Christaki de Germain – Les Ténèbres, conte soufi – Côté cour, côté jardin (troisième et dernière partie), par Arthur Brunier-Coulin – Les livres et les revues – Photos des obsèques de Jacqueline Encausse.

N° 2 – Editorial en hommage à Robert Amadou, par Y.F. Boisset – Robert Amadou, par Michel Léger – Robert Amadou, par Serge Caillet – À propos d'une soutane, par Robert Amadou – Information concernant l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers – Raspoutine en appel, par Robert Amadou – La parapsychologie et la Bible, par Patrick Négrier – Malkuth, par Christine Tournier – Le manichéisme, par Morgan Vasoni – Conférence ésotérique, par M. le docteur Papus (2^e partie) – Les livres et les revues.

N° 3 – Editorial – Lumière, initiation et accoutumance, par Marc Bariteau – Éléments de réflexion sur un martiniste oublié, le docteur Octave Béliard (1876-1951), par Dominique Dubois – Charité chrétienne et compassion bouddhique, par Jean-William Varlot – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (1^{re} partie) par Denise Bonhomme – Wakanamy, les sœurs de la lune, par Lucia-Mary Berthelin – Les sept lois de l'univers, par Dolorès Saraluce – Conférence ésotérique, par le docteur Papus (3^e et dernière partie) – Les livres et les revues.

N° 4 – Editorial – Cinq grandes figures de la Tradition à travers leur vie et leur œuvre : Jacob Boehme, essai sur une gravure tirée de son œuvre, par Méhiel (1^{re} partie), Martinez de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz, Louis-Claude de Saint-Martin et Papus – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (2^e partie), par Denise Bonhomme – Les livres et les revues – Sur la tombe de Papus.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2008

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008
BIC : PSSTFRPPPAR

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2008)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2008

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Commune.....
Date ___/___/200__ Signature_____

Tarifs 2008

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

INFORMATIONS



baglisTV est une « télévision sur internet » qui propose des exposés traitant de la tradition, de l'ésotérisme. Tous les visiteurs peuvent accéder aux cinq premières minutes de chaque exposé. Pour voir l'intégralité des exposés, il faut s'acquitter d'un abonnement mensuel (7,5 € par mois). Mi-novembre est paru l'exposé de Serge Caillet sur « Martinez de Pasqually » filmé à Marseille, à la librairie l'Étoile du Mage, ainsi qu'une intervention remarquable de Philippe Moingeon sur « Introduction à la mythologie contemporaine » d'après son ouvrage paru aux Éditions Ivoire-Claire.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur www.baglis.tv

« LE GERME »

vous propose des conférences tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 heures 30, à la « Maison des Associations », 2 bis rue du Château 92200 Neuilly-sur-Seine (M° Pont de Neuilly), contact : 06 89 35 85 59.

• Le 6 février 2008, Nelly et Franz Hostelaert jetteront un regard original sur Rennes-le-Château (avec projections).

• Le 5 mars 2008, Yves-Fred Boisset essaiera de situer la place de la franc-maçonnerie dans l'Histoire de France.

• Le 2 avril 2008, Marie-José Delalande exposera l'histoire de la Société Théosophique.

Les thèmes des conférences pourront être consultés sur nos sites :
www.initiation.fr et www.yvesfred.com